DON JUAN DE MARANA,

OU

LA CHUTE D'UN ANGE,

MYSTÈRE EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX,



Par M. Alexandre Dumas,

MUSIQUE DE M. PICCINI, DÉCORS DE MM. CICERI, NOLAU, DEVOIR ET POURCHET,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 30 AVRIL 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BON ANGE	Mlle Ida.	GOMES	M. Marchand.
SOEUR MARTHE		HUSSEIN	M. Eugène.
DON JUAN	M. Bocage.	UN VALET	M. Ernest.
DON JOSES	M. Delafosse.	UN PAGE	M. Jules.
DOM MORTES	M. Héret.	L'ANGE DU JUGEMENT. ...	M. Dupuis.
DON CHRISTOVAL	M. Emile	TÉRÉSINA	Mme Adolphe.
DON MANOEL	M. Charles C.	INES	Mme Moralès.
DON SANDOVAL	M. Chilly.	VITTORIA	Mlle Georges cad.
DON PEDRO	M. Tournan.	PAQUITA	Mme Astruc.
DON HENRIQUEZ	M. Alfred.	CAROLINA	Mme Isabelle.
DON FADRIQUE	M. Albert.	JUANA	Mme Cornian.
DOM SANCHES	M. Auguste.	SOEUR URSULE	Mme Aimé.
LE MAUVAIS ANGE	M. Mélingue.	UN ANGE	M. Lequien.
LE COMTE DE MARANA	M. Durucher.	La Vierge.	
LE SENECHAL	M. Vissot.		

S'adresser pour la musique à M. Piccini, au théâtre.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité : aucun acteur n'est en scène, excepté le bon et le mauvais Ange de la famille de Marana, placés sur un piédestal, à la droite des spectateurs. Le mauvais ange est renversé sur le dos, dans l'attitude d'un vaincu ; le bon Ange est debout près de lui, le glaive à la main et un pied sur sa poitrine. Ils doivent avoir l'apparence d'un groupe de bois sculpté et peint.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAUVAIS ANGE, LE BON ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

O toi, que le Seigneur a commis à ma garde,
Baisse un instant les yeux, archange, et me regarde !..
Depuis que mon orgueil, contre Dieu, vainement
Entreprit de lutter et que, pour châtiment,
Me suivant au plus bas de ma chute profonde,
Tu posas sur mon sein ton pied lourd comme un monde,
Tant de jours ont pour moi renouvelé leur cours,
Tant de nuits ont passé, plus longues que les jours;
Et les heures des nuits et des jours avec elles
Ont mené lentement tant de douleurs mortelles,
Que je crois que du Dieu que j'avais offensé
Le courroux, à la fin, se doit être lassé.
Puisqu'il souffre aujourd'hui que ma bouche de pierre
Se ranime à la plainte et s'ouvre à la prière !...
Donc je te prie, au nom miséricordieux
Du Seigneur, je te prie, archange radieux,
Je te prie, au doux nom de la vierge Marie,
Au saint nom de Jésus, archange, je te prie,
De soulever ton pied de mon sein condamné;
Car c'est trop de douleurs, même pour un damné !...

LE BON ANGE.

C'est une volonté plus forte que la nôtre
Qui, dans les jours passés, nous lia l'un à l'autre,
Et nous en subirons les ordres absolus,
Jusqu'à ce que pour nous les jours soient révolu

On, je ne sais quel tems doit durer ton martyre,
Mais voilà ce que Dieu me permet de te dire :
Sur ce marbre, celui dont la main t'enchaîna
Est le comte don Juan, seigneur de Marana,
Tige des Marana, dont l'illustre famille
Fut, depuis trois cents ans, l'honneur de la Castille.
Or, lorsque son esprit eut quitté ce bas lieu,
Saint Pierre le reçut et le ramena vers Dieu
Qui, lui tendant les bras, lui dit: «Comme un archange,
» Vous avez, ô don Juan, vaincu le mauvais ange;
» Vous pouvez de son sort disposer aujourd'hui,
» Dites ce qu'il vous plaît qu'il advienne de lui. »
A cette grande voix, le pieux solitaire
Tomba les deux genoux et le visage en terre,
Puis, ayant adoré l'Eternel, répondit :
» Seigneur, Seigneur, Seigneur, faites que le maudit
»Ne puisse plus tenter, de sa parole immonde,
» Ni mon fils, ni les fils qu'il doit laisser au monde.
» Car je sais trop, Seigneur, lorsqu'il vous vient tenter,
» Combien le cœur de l'homme est faible à résister;
»Et je voudrais sauver à ma race future
» Les éternels combats de l'humaine nature,
» Jusqu'à ce que, parmi ces fils d'avance élus,
» Il en naisse un, enfin, d'esprit si dissolu,
» Que sans être poussé par Satan vers l'abîme,
» De son propre penchant il commette un grand crime.
» Or, (ajouta don Juan), Seigneur, pour que cela
» S'accomplisse, ordonnez que l'ange que voilà
» (Et c'est moi qu'il montrait) descende sur la terre,
» Avec la mission d'accomplir ce mystère. »
Dieu dit: «Il sera fait comme vous le voulez.»
Et se tournant vers moi, Dieu dit encore : «Allez. »
Alors je descendis de la voûte éternelle,
Et depuis ce moment, céleste sentinelle,
J'ai sur toi, nuit et jour, veillé silencieux,
Immobile, debout, et sans fermer les yeux.
Ainsi, pour que ma main abandonne son glaive,
Pour que mon pied vengeur de ton sein se soulève,
Il faut qu'obéissant au décret éternel,
Un des fils de don Juan devienne criminel.
Maudit! sois donc encore patient au supplice,
Jusqu'à ce que l'arrêt prononcé s'accomplisse.

LE MAUVAIS ANGE, *riant.*

Ah! merci : maintenant, lâche esclave de Dieu,
Fais jaillir les éclairs de ton glaive de feu,
Charge d'un nouveau poids ma poitrine épuisée,
Jusqu'à ce que ton pied sente qu'elle est brisée.
Poursuis ta mission, bourreau de Jéhova!
Et tant que le Seigneur te dira d'aller, va!
La vengeance pour lui n'aura plus de longs charmes,
Et mon œil a saigné ses plus sanglantes larmes.
Ah! ce fut un don Juan, seigneur de Marana,
Dont la main sur ce marbre, as-tu dit, m'enchaîna :
Eh bien! il a céans un fils qui, je l'espère,
Est né pour délier ce que lia son père;
Ou je me trompe fort, ou bien, par lui, la loi
S'accomplira. (*Éclats de rire dans le fond.*)

LE BON ANGE.

Silence!

LE MAUVAIS ANGE.

A moi don Juan!... à moi!...
(*Éclats de rire dans le fond.*)

SCÈNE II.

DON JUAN, DON CHRISTOVAL, DON MANOEL, CAROLINA, JUANA, VITTORIA.

La porte du fond s'ouvre; on upperçoit une salle à manger toute resplendissante de lumières; de jeunes cavaliers et de jeunes femmes se lèvent de table; deux nègres vêtus en pages entrent en portant des flambeaux, la scène s'éclaire.

DON JUAN, *à Christoval, qui reste en arrière un verre à la main.* Allons, Christoval, assez de xérès et de porto comme cela! c'est boire en muletier et non en gentilhomme. Au salon, pour les glaces et les sorbets! (*Tendant les bras.*) A moi, Carolina!

CAROLINA, *passant son bras autour du cou de don Juan.* Me voilà, monseigneur!...

CHRISTOVAL, *vidant son verre.* Alors décidément, don Juan, tu me l'enlèves?

CAROLINA. Il ne m'enlève pas, je te quitte.

CHRISTOVAL. Et pourquoi me quittes-tu, infidèle?

CAROLINA. Parce que depuis trois jours que nous nous connaissons, il y en a deux que je ne t'aime plus, et un que je te déteste.

MANOEL. Plains-toi encore de la fausseté des femmes, Christoval!

CHRISTOVAL! Cela tombe admirablement, car pendant le dîner je me suis fiancé à la Juana.

MANOEL. M'aurais-tu fait cette infidélité, païenne?...

JUANA. Au contraire, j'agis par pure charité chrétienne : ce pauvre Christoval est si triste d'avoir perdu Carolina, qu'il mourrait de chagrin s'il ne trouvait à la minute quelqu'un qui le consolât.

MANOEL. Très-bien! alors, à moi la Vittoria!

VITTORIA, *adossée au piédestal, et repoussant Manoel.* Non pas, monseigneur! j'aime don Juan et pas un autre.

DON JUAN, *se levant et allant à Vittoria.* Oh! sur mon honneur, voilà un trait merveilleux et qui demande récompense.

(Il porte la main à sa chaîne d'or.)

VITTORIA, *l'arrêtant.* Si tu as quelque chose à me donner, monseigneur, donne-moi ton poignard.

DON JUAN. Qu'en veux-tu faire?

VITTORIA. Que t'importe?

DON JUAN. Prends, ma jalouse.

(Vittoria prend le poignard à la ceinture de don Juan et le passe à la sienne.)

CAROLINA. Si tu fais de tels cadeaux à la femme que tu n'aimes plus, que donneras-tu à celle que tu commences à aimer?

DON JUAN. Je lui donnerai (*se couchant à ses pieds*) une fois ce qu'elle me montrera du doigt, deux fois ce qu'elle me demandera des yeux, et trois fois ce qu'elle exigera des lèvres.

CAROLINA. Tu es magnifique, seigneur don Juan, mais je serai encore plus généreuse que toi... (*L'embrassant au front.*) Je

ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me rendes.

DON JUAN. Si j'étais roi, voilà un baiser qui me coûterait une province.

CAROLINA. Mais comme tu n'es que comte, je me contenterai d'un château. Combien en as-tu?

DON MANOEL. Il n'en sait pas le nombre.

DON JUAN. Non, seulement ils sont à moi comme les Espagnes sont à l'infant.

CAROLINA. C'est égal, je te prête dessus. (*Lui effeuillant son bouquet de roses sur la tête.*) L'infant deviendra roi.

DON JUAN, *l'embrassant*. C'est chose dite, j'emprunte.

CHRISTOVAL. Tu oublies que la moitié des biens que tu engages appartient à don Josès.

DON JUAN, *négligemment*. Qu'est-ce que don Josès?

DON MANOEL. Mais ton frère aîné, ce me semble.

DON JUAN. Ah! oui! Eh bien! si j'ai un conseil d'ami à lui donner, à ce frère, c'est de trouver un juif qui lui achète son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; le juif sera volé.

JUANA. Mais il est donc décidé à vivre toujours, le vieux comte?

DON JUAN. Tiens, ne m'en parle pas, Juana: tu as peut-être entendu dire qu'il y a un Père Éternel au ciel, n'est-ce pas? Eh bien! je crois, Dieu me pardonne! qu'il est descendu sur la terre.

UN DOMESTIQUE, *levant la portière de la chambre à gauche du spectateur*. Monseigneur don Juan, votre père se meurt.

(Silence d'un instant.)

DON JUAN, *se soulevant*. Et il m'envoie chercher?

LE DOMESTIQUE, *traversant la scène*. Non, il a entendu vos éclats de rire, et il ne veut pas vous attrister; il envoie chercher son confesseur dom Mortès.

CHISTOVAL, *se levant*. Adieu, don Juan, nous ignorions la maladie du vieux comte, et nous demandons pardon à Dieu d'avoir blasphémé dans une maison qui appartenait à la mort.

JUANA. Adieu, don Juan, tu es un impie, et tu perdrais l'ame d'une sainte en soufflant dessus.

CAROLINA. Adieu, don Juan, j'espère que Dieu me pardonnera dans l'autre monde de t'avoir aimé un instant dans celui-ci.

DON JUAN. Surtout si nous faisons pénitence ensemble, prenons jour.

CAROLINA. Jamais!

DON JUAN. Alors, je t'attendrai de huit à neuf heures du matin, à la petite maison du parc.

CAROLINA, *souriant*. J'y serai.

DON JUAN. Et toi, Vittoria, tu ne me dis rien?

VITTORIA. Si fait, je te dis que tel que tu es, don Juan, maudit et damné d'avance, je t'aime; et je te dis encore que si Carolina vient au rendez-vous que tu lui donnes, foi d'Espagnole, je la tuerai.

DON JUAN. Adieu, ma charmante. (*A ses pages.*) Éclairez!

SCENE III.

LE BON *et* LE MAUVAS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN. Adieu, jeunes fous et belles courtisanes, qui jouez comme des enfans avec des baisers et des poignards, sans savoir ce qu'on en peut faire; partez avec vos flambeaux, vos rires et votre bruit, et laissez-moi seul et dans l'obscurité: mes pensées ont besoin de silence et de ténèbres. Puissent cette nuit mes richesses, mes châteaux et mes titres, ne pas s'évanouir comme vous!... Mon père ne me demande pas, je m'en doutais; il demande dom Mortès, je m'en doutais encore. Il faut que ce prêtre passe par ici pour entrer dans la chambre de mon père, je lui parlerai le premier. Allons, don Juan; il ne s'agit plus ici de séduire une jolie femme ou de combattre un brave cavalier; plus de paroles dorées, plus de bottes secrètes: tu as affaire à un prêtre, parle-lui le sainte langue de l'Église!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOM MORTES.

DON JUAN. Vous êtes un digne serviteur de Dieu, mon père, toujours prompt à la prière et à la consolation.

DOM MORTÈS. C'est mon devoir, monseigneur.

DON JUAN. Aussi, n'avons-nous pas douté quand nous vous avons fait demander...

DOM MORTÈS. Pardon, mais je croyais que le comte seul avait besoin...

DON JUAN. Tous deux, mon père, tous deux: la parole divine est peut-être plus nécessaire encore à ceux qui doivent vivre qu'à celui qui va mourir. N'avez-vous pas quelque minutes à me consacrer, mon père?

DOM MORTÈS. Parlez, monseigneur.

DON JUAN. Vous avez connu mon noble père dans sa jeunesse?

DOM MORTÈS. J'ai eu l'honneur d'étudier avec lui à l'université de Salamanque.

DON JUAN. Vous savez qu'il était d'un caractère...

DOM MORTÈS. Plein de grandeur et de seigneurie.

DON JUAN. Mais en même tems fougueux et passionné.

DOM MORTÈS. Cela lui a fait faire de grandes armes en Italie, monseigneur.

DON JUAN. Et de grands péchés en Espagne, mon père.

DOM MORTÈS. Il a toujours obéi aux ordres de son roi, comme doit le faire un bon Castillan.

DOM JUAN. Certes; mais il n'a pas toujours suivi les commandemens de Dieu, comme aurait dû le faire un bon catholique.

DOM MORTÈS. Je ferai tout pour l'amener là.

DON JUAN. Il y a un péché qui doit lourdement charger sa conscience.

DOM MORTÈS. Lequel?

DON JUAN. Vous savez qu'avant d'épouser ma mère, il avait eu de... je ne sais quelle esclave mauresque, gitane ou bohémienne, qu'il avait ramenée d'Afrique, un fils qu'il a traité comme mon frère, et à qui il a permis de s'appeler don Josès, comme je m'appelle don Juan?

DOM MORTÈS. Je le sais.

DON JUAN. Eh bien! mon père, voilà ce dont il est urgent qu'il se repente pour le salut de son ame; et il se repentira certainement, si un saint homme comme vous lui reproche sa faiblesse pour cet enfant, s'il lui défend de le revoir avant sa mort, et s'il lui présente ce sacrifice comme une expiation de sa faute.

DOM MORTÈS. Eh! pourquoi?

DON JUAN. Parce que, comme un païen et un hérétique qu'il est, il dissiperait les richesses des Marana en des jeux de cartes et de dés, au lieu d'en doter de saints couvens, comme je le ferais, moi .. En orgies avec de jeunes étudians, au lieu de donner une châsse d'argent à Saint-Jacques-de-Compostelle, et une chape d'or à Notre-Dame-del-Pilar, comme je le ferais, moi. Enfin, en débauches avec de belles courtisanes du démon, au lieu de récompenser largement les saints hommes qui se dévouent au salut et à la consolation des mourans, comme je le ferais encore, moi.... Comprenez-vous, mon père?...

DOM MORTÈS. Oui, oui, monseigneur... Cependant, je crois que si don Josès était à votre place....

DON JUAN. Mais il n'y est pas... et savez-vous où il est? à Séville en Andalousie, dans la ville des amours, des sérénades et des fleurs, tandis que son père bien-aimé vous envoie chercher pour se préparer à la mort.... Et que fait-il à Séville?.. Il chante des chants mauresques sur une guitare grenadine, aux pieds de je ne sais quelle Térésina, qu'il séduit en lui faisant croire qu'elle sera sa femme, et cela au lieu d'accourir ici pour prier et pleurer avec moi au chevet du lit mortuaire... Et voilà ce qu'il faut que mon père sache de votre bouche; car, si au moment de mourir... la faiblesse humaine est si grande à l'heure suprême!.. il allait, ce qui est possible, l'égitimer ce bâtard... Il ne faut pour cela qu'un parchemin, des lignes, une signature, et le sceau des Marana près de cette signature... et alors ce ne serait plus moi, ce serait l'autre qui deviendrait comte de Marana, grand d'Espagne de première classe, et maître de vassaux assez nombreux pour faire à son propre compte la guerre au roi de France!...

DOM MORTÈS. Rassurez-vous, monseigneur, car je sais dans ce cas quelles seraient les intentions de votre frère.

DON JUAN. Il vous les a dites... oui, il a fait le grand, le généreux, le magnanime... il est vrai que cela ne lui a coûté que des paroles. Il vous a dit, n'est-ce pas, qu'il me laisserait la seigneurie d'Olmédo ou d'Aranda, qui rapportent ensemble cinq cents réaux et vingt-cinq maravédis de rente? puis encore peut-être qu'il consentirait à ce que l'on continuât de m'appeler Don? c'est-à-dire qu'il me fait l'aumône d'un morceau de pain et d'une épée... Oh! le digne, le noble, l'excellent fils, qui dispose de la succession paternelle du vivant même de son père!... oh! le digne, le noble, l'excellent frère, qui se fait une part de lion, qui étend l'ongle sur l'héritage des Marana, et qui dit: Ceci est à moi, don Josès! cela est à toi, don Juan!...

DOM MORTÈS. J'espère que don Josès arrivera à tems pour que votre noble père règle, de son vivant, ses intérêts et les vôtres.

DON JUAN. Oh! pour cela, vous vous trompez... Non!... il laisserait mourir son père dans la solitude et l'abandon, si je n'étais pas là, moi.... Je lui ai écrit dix lettres.

DOM MORTÈS. Eh bien! moi, monseigneur, je ne lui en ai écrit qu'une, mais je suis sûr du messager qui la porte.

DON JUAN, *furieux*. Tu as écrit à don

Josès, prêtre!... et qui t'a permis de le faire?

DOM MORTÈS. Celui qui en avait le droit... votre père.

DON JUAN. Eh! que ne me disais-tu cela plus tôt, tu m'aurais épargné depuis une demi-heure cette comédie que je joue!... Ah! nous voilà enfin tous deux face à face, nos masques à la main, et pouvant tout nous dire!... Eh bien! donc, écoute, et retiens bien ce que tu vas entendre... Je ne veux pas, entends-tu bien, prêtre? je ne veux pas que le vieillard reconnaisse don Josès pour mon frère... et cela, non pas parce qu'il est le fils d'une bohémienne, non pas parce qu'il est un païen, non point parce qu'il déshonorerait mon nom dans l'autre monde, dont je m'inquiète fort peu; mais parce que, dans celui-ci, il me prendrait mon titre de comte, dont j'ai besoin pour faire grande et noble figure par les Espagnes... mes richesses, qu'il me faut pour acheter l'amour qu'on ne voudra pas me donner, et mes dix mille vassaux, qui me sont nécessaires pour m'assurer l'impunité que la justice se lassera peut-être de me vendre... Souviens-toi que je m'appelle don Juan, et qu'un de mon nom, si ce n'est de ma race, est descendu vivant en enfer, y a soupé avec un commandeur qu'il avait tué après avoir déshonoré sa fille, que j'ai toujours été jaloux de la réputation de cet homme, comme le roi Charles-Quint de celle du roi François Ier!... et que je veux la surpasser, entends-tu? afin que le diable ne sache lui-même qui préférer de don Juan Tenorio ou de don Juan de Marana... Maintenant, entre chez mon père ou sors de cette maison, sois pour don Juan ou pour don Josès, pour Dieu ou pour Satan, à ton choix; mais n'oublie pas que je suis là, et que je ne perds pas une parole, pas un geste, pas un signe... et que, selon ce que tu feras, je ferai.

DOM MORTÈS, *entrant dans la chambre.* Dieu prenne pitié de vous, monseigneur!

DON JUAN. Priez pour vous-même, mon père.

SCENE V.

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN. Allons, la lutte est engagée... il faut la soutenir : le prix est magnifique, don Juan. Tu as enfin rencontré un adversaire digne de toi; il est fâcheux que ce soit sous la robe d'un moine, car je m'entends mieux à me servir de l'épée que du poignard. (*Soulevant la tapisserie.*) Ah! le voilà qui s'approche du lit de mon père. Prêtre, fais ton office de prêtre et pas autre chose, je te le conseille... Pourquoi t'éloignes-tu? que veux-tu faire de cette encre et de cette plume?... Ah! tu tires un parchemin de ta poitrine, ne mets pas la plume aux mains de mon père, ou si tu le fais, tu vois bien que c'est toi qui cherches ta destinée, que c'est toi qui vas au-devant du malheur que j'ai voulu éviter... Ah! ah! voilà le vieillard qui écrit... Suis des yeux chaque ligne qu'il trace... chaque ligne m'enlève un titre, un trésor, un château, n'est-ce pas? Une seconde encore, et il ne me restera rien... Il va signer... il... Prêtre maudit!.. (*Il s'élance dans la chambre. La musique indique la situation, elle est interrompue par un cri; au même instant le Bon Ange s'envole, laissant tomber son épée et cachant sa tête dans ses deux mains, tandis que le Mauvais Ange s'enfonce dans la terre, en riant; lorsque tous deux sont disparus, don Juan reparaît, pâle, soulevant la tapisserie d'une main et tenant le parchemin de l'autre.*) Il était tems! la signature manque seule, car ils avaient eu la précaution d'appliquer le sceau d'avance. Personne n'a vu entrer le vieillard. (*Allant à une fenêtre qui domine un précipice.*) Personne ne l'a vu sortir, mon père s'est évanoui... et quand il reviendra à lui, il prendra tout cela pour quelque songe de la fièvre... pour quelque vision infernale!.. Allons. (*Mettant le parchemin dans sa poitrine.*) Je suis toujours don Juan, seigneur de Marana, fils aîné du comte! (*Il cherche à s'appuyer contre le piédestal, et s'aperçoit que le groupe du Bon et du Mauvais Ange n'est plus là.*) Ah! disparu! Cette vieille tradition de la famille serait-elle vraie? Le mauvais ange des Marana devait reprendre, disait-on, sa liberté, lorsqu'un crime serait commis par un Marana. Eh bien! le crime est commis, le mauvais ange est libre. (*Croisant les bras et regardant le ciel.*) Après?

LE COMTE, *appelant dans la chambre à côté.* Don Juan!

DON JUAN. J'attendais une réponse du ciel et la voilà qui me vient de la tombe: c'est la voix de mon père. Pourquoi cette voix me fait-elle tressaillir jusqu'au fond des entrailles? pourquoi me sens-je malgré moi tout prêt à lui obéir? ah! ah! ah! c'est qu'on m'a dit quand j'étais enfant: Cet homme est ton père, et tu dois obéir à ton père. (*Il s'approche comme malgré lui.*) Préjugés de l'enfance, qui s'enraci-

nent au cœur de l'homme!.. chaînes qui sortent de la bouche des nourrices, et qui garrottent les générations aux générations, ceux qui s'élèvent à ceux qui tombent, la vie à la mort!. Pourquoi le dernier cri du prêtre m'a-t-il moins ému que cette voix? Don Juan, don Juan! Poitrine de lion où bat un cœur de femme... obéis!

LE COMTE. Don Juan!

DON JUAN, *soulevant la tapisserie.* Me voilà, mon père...

(Au moment où il va entrer, on entend une voix du côté opposé: c'est celle de don Josès.)

DON JOSÈS, *dans l'antichambre.* Don Juan!

DON JUAN, *laissant retomber la portière.* C'est la voix de mon frère, celle-là... Ah! celle-là aussi m'a fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles, mais de haine et de jalousie!.. Elle vient bien pour combattre l'autre. Merci, Satan!

(Il revient tranquillement en scène.)

SCENE VI.

DON JOSÈS, DON JUAN.

DON JOSÈS, *s'élançant en scène.* Don Juan! don Juan! est-il encore tems? verrai-je encore mon père?

DON JUAN, *mettant le doigt sur sa bouche.* Silence, frère!... il dort!..

DON JOSÈS, *se jetant au cou de don Juan.* Que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle, frère! Comprends-tu? sans cette lettre du digne dom Mortès, mon père mourait sans que je le revisse; il m'aurait appelé dans son agonie et je n'aurais pas été là pour lui répondre! la terre aurait recouvert cette face vénérable sans que la dernière expression de ses traits soit restée éternellement en ma mémoire... Oh! cela n'était pas possible! Dieu n'a pas voulu que cela fût... Laisse-moi pleurer, frère, car j'ai le cœur plein de sanglots et de larmes... Oh! mon père, mon père, mon digne père!..

(Il pleure.)

DON JUAN, *lui jetant un bras autour du cou.* Pauvre Josès! et tu as quitté ainsi Séville, tes amours enchantées, ta belle Térésina?

DON JOSÈS. Tais-toi, don Juan, tais-toi, ne parle pas des amours du fils pendant l'agonie du père... Si j'ai quitté Térésina! oh! j'aurais quitté ma vie si j'avais cru que mon ame vînt plus vite! Est-ce que sa maladie est mortelle? est-ce qu'il souffre bien? t'a-t-il parlé de moi? s'est-il souvenu de Josès?

DON JUAN. Oui, frère, nous avons souvent parlé de toi ensemble, et tu disais donc que Térésina...

DON JOSÈS. Oh! frère! elle est belle parmi les belles, comme mon père était bon entre tous... Qu'il eût aimé ma Térésina, mon pauvre père! Si j'avais pu voir sa bouche se poser sur ses beaux cheveux blancs, comme ces roses des Pyrénées qui fleurissent dans la neige... Oh! j'aurais été heureux, trop heureux!...

DON JUAN. Et tu l'as abandonnée ainsi à Séville... seule et si loin de toi?

DON JOSÈS. Non, non!.. elle m'a accompagné jusqu'en Castille, je l'ai laissée dans notre château de Villa-Mayor; je ne voulais pas la faire assister à la scène de deuil qui m'attendait ici...

LE COMTE. Josès!

DON JOSÈS. N'ai-je pas entendu mon nom? mon père ne m'a-t-il pas appelé?

DON JUAN. Non, tu te trompes, oublieux; tu ne te rappelles donc p..s combien de fois, enfans tous deux, nous avons écouté avec effroi le bruit du torrent qui roule au pied de ces murs, et dont l'eau parfois semblait se plaindre, comme une ame errante et qui demande des prières?

DON JOSÈS. Oui, c'est vrai; mais moi seul tremblais...tu n'avais pas peur, toi, et tandis que je tombais à genoux, moi, tu chantais quelque vieille ballade impie où l'ennemi du genre humain jouait le principal rôle.

DON JUAN. Oui, et comme aujourd'hui, esprit dégagé des liens terrestres, tu oubliais les choses les plus nécessaires à la vie, comme de se reposer quand on est las, et de manger quand on a faim. Viens dans cette chambre, don Josès... assieds-toi devant une table, et je te servirai comme je dois le faire... mon aîné, mon seigneur, mon maître... Viens, tu boiras à la santé de ta belle Térésina.

DON JOSÈS. Oui, tu as raison, j'aurais bien besoin de réparer mes forces: il y a trois jours que je marche sans m'arrêter; il y a vingt-quatre heures que je n'ai rien pris, mais si pendant ce tems mon père...

DON JUAN. Je te dis qu'il dort, viens... viens.

LE COMTE, *d'une voix mourante.* Don Josès!

DON JOSÈS. Oh! cette fois, je ne me trompe pas; dis ce que tu voudras, frère, mais c'est sa voix. Me voilà, père, me voilà,

DON JUAN, *le poussant.* Eh bien! va donc maintenant je te permets de l'embrasser.

SCÈNE VII.

DON JUAN *seul d'abord, puis* LE BON ANGE, *puis* LE MAUVAIS.

DON JUAN. Plus rien, rien que les sanglots de mon frère, tout est fini! (*Il tombe sur un fauteuil et s'essuie le front.*) Ah! (*mettant la main sur sa poitrine*) qui est-ce qui me parle là? qui me dit que j'ai mal fait? quel est cet ennemi qui vit en moi pour me donner des conseils contre moi. (*On entend une musique douce et dans laquelle la harpe domine. Le bon Ange descend du ciel et se pose sur la fenêtre ouverte.*) La conscience, elle est comme don Josès, elle arrive trop tard. (*Le bon Ange remue les lèvres comme s'il parlait. Don Juan lui répondant.*) Il n'est jamais trop tard pour se repentir, et la mort du prêtre... (*Le bon Ange parle de nouveau.*) Une pénitence de toute la vie peut l'expier. (*Le bon Ange descend et s'approche silencieusement de don Juan.*) Et mon père qui m'appelait, et que j'ai laissé mourir sans lui répondre! (*Même jeu.*) Il est déjà au ciel, où il prie pour son fils, donc l'avenir m'appartient encore.

LE BON ANGE, *appuyé sur le dossier de son fauteuil.*

Oui, pour toi, si tu veux, commence un nouvel être:
Ton père, en expirant, t'a fait souverain maître
De ses vassaux et de ses biens,
Tandis que don Josès, par un destin contraire,
Est pauvre... Allons, don Juan, tends les bras à ton [frère,
Et que tes trésors soient les siens.

LE MAUVAIS ANGE, *sortant de terre et s'appuyant sur le dossier du fauteuil, du côté opposé.*

Ton frère n'a pas droit, don Juan, à ta fortune:
C'est un bâtard jaloux, dont la vue importune
Depuis long-tems lasse tes yeux.
Etranger, de quel droit viendrait-il en partage?
Garde à toi seul, don Juan, ton immense héritage,
Tu t'en feras des jours joyeux.

LE BON ANGE.

Du moins, pour rétablir entre vous l'équilibre,
Puisque tu l'as fait pauvre, il faut le faire libre;
Tu rempliras ainsi le désir paternel.
Et don Josès heureux, près de sa jeune femme,
Te dressera, don Juan, un autel dans son ame,
Où brûlera l'encens de l'amour fraternel.

LE MAUVAIS ANGE.

Pourquoi donc d'un vassal appauvrir ton domaine?
Laisse aller don Josès où son destin le mène;
Ses fils de ta maison augmenteront l'honneur,
Et sa femme, à l'autel, devenant ta vassale,
Te devra le trésor de sa nuit virginale
Dont, libre, son époux t'enlève le bonheur.

LE BON ANGE.

Mais ce n'est qu'un enfant aux flammes ingénues,
Qui, le soir, va perdant son regard dans les nues,
Demandant au flot qui bruit
Pourquoi son jeune sein s'enfle comme son onde,
Et quel est le secret des voluptés du monde
Dont elle rêve chaque nuit.

LE MAUVAIS ANGE.

Don Juan, c'est un trésor! crois-moi, l'Andalousie
Exprès pour tes plaisirs semble l'avoir choisie,
Avec un teint blanc et vermeil,
Avec de longs baisers, brûlans comme une flamme,
Et des regards ardens qui pénètrent dans l'ame
Comme deux rayons du soleil.

LE BON ANGE, *s'éloignant.*

Adieu! pauvre insensé qu'entraîne un mauvais songe,
De cette vie un jour tu sauras le mensonge,
Et tu me chercheras d'un douloureux regard;
Et tu m'appelleras comme un vaincu sans armes,
Avec des sanglots et des larmes;
Mais peut-être que Dieu répondra: C'est trop tard!
(*Il disparaît.*)

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant lentement en terre.*

Adieu! noble don Juan, le monde est ta conquête,
Au-dessus de ses fils tu peux lever la tête;
Car tu n'as plus de maître, et toi seul es ton roi;
Et si ton cœur, lassé de voluptés paisibles,
Rêve des plaisirs impossibles,
Appelle-moi, don Juan, je monterai vers toi.
(*Il disparaît.*)

SCÈNE VIII.

DON JUAN, *puis* HUSSEIN, *page.*

DON JUAN, *se levant.* Holà, esclave!

HUSSEIN, *entrant.* Que plait-il à votre seigneurie?

DON JUAN. Dis à un écuyer et à douze hommes d'armes de venir me rejoindre à la maison du parc, où j'ai ce matin un rendez-vous avec Carolina. Ce soir, nous partons pour Villa-Mayor.

HUSSEIN. Préviendrai-je don Josès, le frère de votre seigneurie?

DON JUAN. Retiens bien ceci, esclave, afin de ne plus tomber dans la même faute: je suis le fils unique du comte, le seul héritier de sa famille, et quiconque dira qu'il est mon frère en a menti.

(Hussein s'incline, don Juan sort par la porte opposée à celle où est son père.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Une chambre du château de Villa-Mayor.

SCENE PREMIERE.

TÉRÉSINA, PAQUITA, *lisant toutes deux.*

TÉRÉSINA. Paquita!

PAQUITA. Madame!

TÉRÉSINA. Est-ce que le livre que tu lis t'amuse?

PAQUITA. Prodigieusement. Est-ce que le livre que lit madame l'ennuie?

TÉRÉSINA. A la mort!

PAQUITA. De quoi traite-il?

TÉRÉSINA. Des vertus de très-grande et très-noble dame Pénélope, épouse de monseigneur Ulysse, roi d'Ithaque; et le tien?

PAQUITA. Des amours de la princesse Boudour avec les fils du roi de Serendib.

TÉRÉSINA. Avec le fils, tu veux dire?

PAQUITA. Avec les fils, je dis.

TÉRÉSINA. Cela ne se peut pas.

PAQUITA. Pardon, senora, elle les a aimés chacun leur tour, le premier, un peu; le second, beaucoup; et le troisième, passionnément; la progression ordinaire. C'est toujours le dernier qu'on aime davantage.

TÉRÉSINA. Vous êtes folle, Paquita.

(Elle se remet à lire.)

PAQUITA, *se levant et s'approchant de Térésina*. Mais le plus joli de tout cela, madame, c'est qu'un jour, en se promenant au bord de la mer, elle trouva sur le rivage un vase de grès scellé avec du plomb; elle s'approcha de ce vase, et elle entendit une petite voix plaintive qui en sortait; elle le fit briser aussitôt, et elle se trouva en face d'un beau génie qui lui dit de souhaiter trois choses, et qu'elles seraient accomplies. Quand nous nous promènerons au bord de la mer, il faudra bien regarder!

TÉRÉSINA. Pourquoi?

PAQUITA. Parce que, comme la princesse Boudour, nous trouverons peut-être un génie.

TÉRÉSINA. Et quels sont les trois souhaits que tu formeras?

PAQUITA. Moi, je n'en formerai qu'un.

TÉRÉSINA. Lequel?

PAQUITA. Celui d'être à la place de madame.

TÉRÉSINA. Et tu te trouverais heureuse?

PAQUITA. Certes! car lorsqu'on est jeune et jolie, ce ne sont plus trois souhaits qu'on peut former, ce sont mille caprices qu'on peut avoir. Croyez-moi, senora, l'éventail d'une jolie femme est plus puissant que la baguette d'une fée.

TÉRÉSINA. Et comment cela?

PAQUITA. D'abord cela parle, un éventail.

TÉRÉSINA. Quelle langue?

PAQUITA. La plus jolie de toutes, la langue de l'amour. Ecoutez: Vous êtes à la promenade, un jeune seigneur passe et vous salue; s'il ne vous convient pas, vous regardez dédaigneusement les dessins; cela veut dire clairement: Passez au large, mon beau seigneur, car vous n'obtiendrez rien de nous. Au lieu de cela, le cavalier qui passe vous plaît-il? oh! alors, comme vous ne pouvez pas tout de suite lui rendre son salut, vous vous couvrez la figure ainsi, comme si vous ne vouliez pas le voir, et vous le regardez à travers les branches, cela signifie: Vous êtes assez de notre goût, mon gentilhomme, et si votre naissance et votre fortune répondent à votre tournure, on aura peut-être la faiblesse de vous aimer. Le gentilhomme comprend cela comme si une duègne venait le lui dire à l'oreille; dix minutes après, il repasse, et trouve que la senora, en partant, a oublié son éventail sur sa chaise; il s'approche de l'éventail, le prend, le porte à ses lèvres, et l'éventail lui dit: « Ma maîtresse ne vous voit pas avec indifférence; rapportez-moi chez elle, car elle serait désolée de me perdre. » Vous entendez une sérénade sous votre balcon; c'est votre éventail qui revient et qui vous dit: « Ma belle maîtresse, je suis aux mains d'un seigneur qui vous aime; voyez comme il m'embrasse après chaque couplet; c'est que vos jolies mains m'ont touché; maintenant répétez la ritournelle de l'air que la musique vient d'exécuter... Très-bien, ma belle maîtresse, ne vous ennuyez pas trop de nous, car bientôt nous viendrons vous remercier. » En effet, dix minutes après, on entend des pas dans le corridor; c'est un page qui annonce le seigneur don Ramire Mendoce ou don Alphonse, c'est notre gentilhomme. Il entre, vous examinez son costume pour voir s'il est riche et de bon goût; vous regardez son page pour voir s'il a une livrée; vous jetez un coup-d'œil sur sa litière, pour voir si elle a des armoiries; et s'il est beau, s'il est riche, s'il est noble, vous lui dites: Je veux trois choses, et il vous les donne!...

TÉRÉSINA. Mais sais-tu bien, Paquita, qu'une aventure à peu près pareille m'est arrivée aujourd'hui?

PAQUITA. Vraiment?

TÉRÉSINA. Oui, j'étais assise à la porte du parc qui donne sur la route de Santa-Cruz, lorsque je vis passer un beau cavalier; ce devait être un grand seigneur, car il était suivi d'un écuyer et de plusieurs hommes d'armes; il me salua en passant, alors je me sentis tellement rougir, que je me cachai derrière mon éventail.

PAQUITA. Bien!

TÉRÉSINA. Sans doute, il crut que je le regardais, car à peine eut-il fait cent pas, qu'il jeta la bride aux mains de son écuyer, descendit de cheval, et vint vers moi à pied. Tu comprends que je ne l'attendis pas, et même je rentrai si vite (*ayant l'air de chercher autour d'elle*) que...

PAQUITA. Que...

TÉRÉSINA. Mon Dieu! que je crois avoir oublié mon éventail sur le banc.

PAQUITA. Très-bien! alors nous allons avoir la sérénade.

TÉRÉSINA. Oh! j'espère bien que ce jeune seigneur n'y a pas même fait attention, car ce fut un oubli et pas autre chose; demain, dès le matin, Paquita, tu iras le chercher à la petite porte du parc.

(On entend la ritournelle d'une sérénade.)

PAQUITA. Tenez, ce n'est pas la peine, entendez-vous?

TÉRÉSINA. Oh! mon Dieu!

PAQUITA. Eh bien! qu'y a-t-il là d'effrayant?

TÉRÉSINA. Oui, mais si don Josès savait...

PAQUITA. Ah! voilà la grande affaire... Il ne le saura pas.

(Elle va à la fenêtre.)

TÉRÉSINA. Que fais-tu?

PAQUITA. Je vais ouvrir.

TÉRÉSINA. Je te le défends!

PAQUITA, *ouvrant*. Ah! mon Dieu! vous avez parlé trop tard.

TÉRÉSINA. Imprudente!...

PAQUITA. Voulez-vous que je la referme?

TÉRÉSINA. Oh! puisqu'elle est ouverte...

PAQUITA. Vous avez raison. (*Faisant signe à sa maîtresse.*) Venez tout doucement.

(Elles s'avancent toutes deux sur la pointe du pied.)

TÉRÉSINA, *à la fenêtre*. Le voilà! c'est bien lui.. je le reconnais à sa plume rouge.

PAQUITA. Écoutez!...

DON JUAN, *chantant au bas de la fenêtre.*

En me promenant ce soir au rivage,
Où, pendant une heure, à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage,
Vous veniez ensuite et vous l'avez trouvé.

PAQUITA. La ritournelle est délicieuse. (*Chantant.*) La, la, la, la, la...

TÉRÉSINA, *l'arrêtant*. Paquita!

PAQUITA. Oh! c'est vrai; et moi qui ne pense pas...

TÉRÉSINA, *soupirant*. Heureusement que nous sommes enfermées dans ce vieux château, et qu'il n'y a pas à craindre que ce cavalier y entre!

PAQUITA, *soupirant plus fort*. Oui, très-heureusement!

TÉRÉSINA, *revenant à la rampe*. Aussi, je suis tranquille.

PAQUITA, *à demi-voix*. Écoutez!

TÉRÉSINA. Quoi?

PAQUITA. On marche dans le corridor!..

TÉRÉSINA, *vivement*. Fermez cette porte, Paquita!

(Paquita ferme la porte.)

PAQUITA, *écoutant*. On s'arrête!

TÉRÉSINA, *écoutant*. On frappe! Qui est là?

HUSSEIN, *en dehors*. L'esclave du comte don Juan.

TÉRÉSINA. Paquita!

PAQUITA. Silence!... Et que veut le comte don Juan?

HUSSEIN. Présenter ses hommages à la maîtresse de ce château.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse.* Ses hommages... c'est bien respectueux.

TÉRÉSINA. N'importe, je ne puis le recevoir.

HUSSEIN. Eh bien?

PAQUITA. Eh bien! allez dire au comte don Juan que ce soir il est trop tard... demain nous verrons.

TÉRÉSINA. Que dis-tu donc?

PAQUITA. Je répète vos paroles mot pour mot.

HUSSEIN. Mais comme mon maître part demain, il désirerait parler ce soir à la camérière.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse*. A la camérière, je n'y vois pas d'inconvénient... d'ailleurs, il faut que je lui redemande votre éventail... vous ne pouvez le laisser entre les mains de ce jeune homme, ce serait lui donner des espérances.

TÉRÉSINA, *vivement*. Tu as raison.

PAQUITA, *à Hussein*. Allez dire au comte don Juan que la camérière de dona Térésina consent à lui accorder l'entrevue qu'il sollicite.

TÉRÉSINA. Paquita, je me retire dans ma chambre... Tu lui diras qu'il m'était impossible de le recevoir, que je suis fiancée à don Josès, et qu'il sait qu'en pareille circonstance, les jeunes filles espagnoles ne paraissent devant aucun autre cavalier que devant leur mari.

PAQUITA, *la poussant dans sa chambre.* C'est bien, c'est bien, c'est bien!

(En se retournant, elle aperçoit don Juan sur le seuil de la porte.)

SCENE II.

DON JUAN, PAQUITA.

DON JUAN, *de la porte*. Seule?

PAQUITA, *de l'autre porte*. Seule.

DON JUAN, *s'approchant*. Tant mieux!

PAQUITA, *s'approchant*. Seigneur cavalier, ma maîtresse...

DON JUAN. Écoute derrière quelque tapisserie, n'est-ce pas?... Sois tranquille, je parlerai bas... Ton nom?

PAQUITA. Paquita.

DON JUAN, *allant à elle et la regardant*. Eh bien! Paquita..... si je connais bien mes Espagnes, tu es Andalouse... si je n'ai point oublié ma science des âges, tu as

vingt-cinq ans... et si je sais toujours lire dans les yeux, tu as déjà trahi un mari, trompé deux amans, et perdu trois maîtresses.

PAQUITA. Vous êtes sorcier, monseigneur.

DON JUAN. Quant à moi, je suis le comte don Juan de Marana.

PAQUITA. Noble?

DON JUAN. Je t'ai dit mon nom.

PAQUITA. Riche?

DON JUAN. Comme une mine d'or.

PAQUITA. Et magnifique?

DON JUAN. Comme le roi.

PAQUITA. Vous croirai-je sur parole?

DON JUAN, *lui donnant sa bourse*. Non, sur actions.

PAQUITA. Je vous crois, monseigneur.

DON JUAN. Maintenant, parlons de ta maîtresse.

PAQUITA. Elle a...

DON JUAN. Dix-sept ans, je le sais.

PAQUITA. Elle s'appelle...

DON JUAN. Dona Térésina, je le sais.

PAQUITA. Elle est fiancée...

DON JUAN. A don Josès, je le sais encore.

PAQUITA. Qu'elle...

DON JUAN. N'aime pas.

PAQUITA. Qu'elle aime.

DON JUAN, *lui passant sa chaîne au cou*. Ou plutôt qu'elle?...

PAQUITA. Croit aimer.

DON JUAN. Ses défauts?

PAQUITA. Je ne lui en connais aucun.

DON JUAN, *lui passant une bague au doigt*. Elle doit en avoir.

PAQUITA. Elle est un peu curieuse, un peu coquette, un peu vaine.

DON JUAN. J'ai deux chances de plus que le serpent... Ève n'était que curieuse.

PAQUITA. Et elle n'avait pas de femme de chambre.

DON JUAN. C'est juste, cela m'en fait au moins une de plus... Adieu, Paquita.

PAQUITA. Vous vous en allez?

DON JUAN. Je sais ce que je voulais savoir.

PAQUITA. Reviendrez-vous?

DON JUAN. Peut-être.

PAQUITA. Au revoir, monseigneur.

DON JUAN. Ne me reconduis-tu pas?

PAQUITA, *prenant un flambeau*. Oh! pardon.

(Elle sort derrière don Juan.)

SCENE III.

TÉRÉSINA, *puis* PAQUITA.

TÉRÉSINA, *entrant doucement*. Il est parti.

PAQUITA, *jetant un cri dans le corridor*. Ah!

TÉRÉSINA. Qu'y a-t-il?

PAQUITA, *rentrant sans flambeau*. Rien, j'ai laissé tomber mon flambeau.

TÉRÉSINA. Eh bien! ce cavalier?

PAQUITA. C'est un noble seigneur.

TÉRÉSINA. Ses manières?

PAQUITA. D'un prince... et avec cela...

TÉRÉSINA. Quoi?

PAQUITA. Timide!... oh! mais timide comme un écolier...

TÉRÉSINA. Vraiment?.., et t'a-t-il parlé de moi?

PAQUITA. De qui vouliez-vous qu'il me parlât?

TÉRÉSINA. Que t'a-t-il dit?

PAQUITA. Que vous étiez belle comme une madone.

TÉRÉSINA. Après?..

PAQUITA. Qu'il vous aimait comme un fou.

TÉRÉSINA. C'est tout?

PAQUITA. Et qu'il mourrait si vous ne lui ordonniez pas de vivre.

TÉRÉSINA. Tu lui as dit que j'étais fiancée à don Josès?

PAQUITA. Oh! mon Dieu! oui... Mais je m'en suis bien repentie, allez!...

TÉRÉSINA. Pourquoi?

PAQUITA. Parce que cela a paru lui faire une peine!...

TÉRÉSINA. C'est bien... Aidez-moi à me déshabiller, Paquita.

PAQUITA, *portant la main sur sa maîtresse et s'arrêtant*. Chut!...

TÉRÉSINA. Quoi?

PAQUITA. Des pas!...

TÉRÉSINA. Où?

PAQUITA, *indiquant le corridor*. Là!

TÉRÉSINA, *écoutant*. Ils s'approchent.

PAQUITA. On place quelque chose à la porte.

TÉRÉSINA. On s'éloigne.

PAQUITA. Il faut voir ce que c'est.

TÉRÉSINA. Attends encore.

(Pause)

PAQUITA. Maintenant?

TÉRÉSINA. Oui, je crois...

PAQUITA, *ouvrant la porte*. Une cassette!

TÉRÉSINA. Avec un papier?

PAQUITA, *lisant*. « A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA, *prenant la cassette*. C'est vrai.

PAQUITA. Elle est pour vous!

TÉRÉSINA, *la lui rendant*. Remets cette cassette où tu l'as prise.

PAQUITA. Oh! mon Dieu!

TÉRÉSINA. Quoi?...

PAQUITA. Elle s'est ouverte toute seule..?

(*Tout en marchant vers la porte.*) Des perles, des diamans!

TÉRÉSINA. Attends, que je voie.

PAQUITA. Voyez:..

TÉRÉSINA. C'est un écrin royal.

PAQUITA. « A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA. Reporte-le!

PAQUITA. Ce soir?

TÉRÉSINA. A l'instant!

PAQUITA. Mais je ne sais où est logé le comte, moi, et il me semble qu'il sera tems demain matin.

TÉRÉSINA. Quel magnifique collier!

PAQUITA. Comme ces perles iraient à votre cou!

TÉRÉSINA. Et ces bracelets! regarde.

PAQUITA. C'est le fils de quelque empereur.

TÉRÉSINA. Et ces pendans d'oreilles, ce bandeau, cette ceinture!

PAQUITA. Nous avons trouvé notre génie.

TÉRÉSINA, *soupirant.* Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter ce qu'il nous donne.

PAQUITA. Pourquoi pas? ces bijoux sont offerts à la fiancée de don Josès, et l'on accepte un cadeau de noces.

TÉRÉSINA. Oui, mais tu sais que don Josès aime la vie retirée, et ce sont des bijoux à porter à la cour.

PAQUITA. N'y allez pas: la reine en tomberait malade de jalousie, et l'infant en mourrait d'amour.

TÉRÉSINA. Flatteuse!

PAQUITA. La senora veut-elle que je lui essaie ces bijoux?

TÉRÉSINA. Non.

PAQUITA. Madame veut-elle que je la déshabille?

TÉRÉSINA. Non.

PAQUITA. Madame me permet-elle de me retirer?

TÉRÉSINA. Oui.

PAQUITA, *allant jusqu'à la porte et revenant* A propos, ces bijoux?

TÉRÉSINA, *étendant la main sur eux.* Tu les viendras chercher demain matin.

PAQUITA. Comme madame voudra.

TÉRÉSINA. Demain matin, entends-tu? n'y manque pas.

PAQUITA, *de la porte.* C'est chose dite.

(Elle sort.)

SCENE IV.

TÉRÉSINA, *seule.*

Je puis du moins les garder cette nuit, les essayer même; car je suis seule, et personne ne peut me voir: ce sera comme un songe doré dans ma vie, et une fois je me serai vue riche et parée à l'égal d'une reine! (*Elle s'assied devant la toilette.*) Une fleur dans tes cheveux, me dit don Josès. (*Mettant le bandeau.*) Quelle différence!

(Pendant qu'elle met les uns apres les autres les différens bijoux que renferme l'écrin, le mauvais Ange passe la tête par un panneau, et lui parle à travers sa glace.)

LE MAUVAIS ANGE.

Dans ce miroir, jeune fille,
Regarde ton œil qui brille
Plus radieux et plus pur
Que, dans une nuit sans voile,
Ne brille l'or d'une étoile
Au milieu d'un ciel d'azur.

Vois ta bouche parfumée
Que la pudeur tient fermée
Aux plus timides aveux;
Vois tomber sur ton épaule,
Comme les rameaux d'un saule,
Le trésor de tes cheveux.

Lorsqu'on est aussi parfaite,
Jeune fille, on n'est pas faite
Pour aller mourir d'ennui
Dans quelque ville appauvrie,
Où de la coquetterie
Jamais le soleil n'a lui.

Il faut le luxe qu'étale
Une grande capitale,
Avec ses plaisirs, ses arts,
Ses palais pleins de lumière,
Et Golconde tout entière,
Ruisselant dans ses bazars.

Il faut des valets, des pages,
Des chevaux, des équipages,
Que l'on change tour à tour,
Et des jours pleins de paresse
Qui mènent avec mollesse
A des nuits pleines d'amour!

(Le mauvais Ange disparaît.)

TÉRÉSINA. Oh! que c'est étrange! (*Se levant.*) Jamais je n'avais eu de pareilles pensées... c'est le feu de ces diamans qui m'éblouit... c'est ce bandeau qui brûle mon front; c'est ce collier qui embrase ma poitrine... Oh! l'air que je respire est de flamme... ma vue se trouble... j'étouffe. (*Retombant.*) Don Juan... don Juan!...

SCÈNE V.

TÉRÉSINA, DON JUAN.

DON JUAN, *entrant doucement et allant mettre un genou en terre près de Térésina.* Me voilà.

TÉRÉSINA, *avec effroi.* Grand Dieu!

DON JUAN, *toujours un genou en terre.* Vous êtes ma souveraine, et je suis votre esclave; vous m'avez appelé, je suis venu... Qu'avez-vous à m'ordonner?

TÉRÉSINA, Oh! rien. (*S'apercevant qu'elle*

est parée des bijoux de don Juan.) Et ces bijoux! oh! n'allez pas croire que je voulais les garder... demain matin, Paquita devait vous les rendre, et puisque vous voilà.

(Elle ôte le collier.)

DON JUAN. Il est trop tard, Térésina, ces bijoux ont une vertu magique; vous les avez touchés, cela suffit, et s'ils ne vous appartiennent plus, vous leur appartenez encore, vous!...

TÉRÉSINA. Vous les remporterez, n'est-ce pas? oh! je vous supplie...

DON JUAN. Et quand je les aurai remportés, croyez-vous qu'ils seront moins dangereux absens que présens? Non, vous les chercherez des yeux; non, vous porterez la main à votre front et à votre cou, croyant les y trouver; non, vous les reverrez dans tous vos rêves. Vous vous êtes assise sous l'arbre de l'orgueil, Térésina, vous vous êtes endormie sous son ombre: c'est celle du mancenillier.

TÉRÉSINA, *mettant ses mains sur ses oreilles.* Taisez-vous, taisez-vous! vos paroles vibrent dans ma poitrine, comme si elles étaient celles du mauvais esprit...

DON JUAN, *jouant avec le collier et le faisant étinceler à ses yeux.* Vous ne les avez portés qu'un instant: eh bien! avouez, n'est-ce pas qu'ils ont bouleversé tout votre être? n'est-ce pas qu'ils vous ont, comme une parole magique, ouvert la porte de ces jardins enchantés, aux fleurs d'émeraudes et aux fruits d'or?... n'est-ce pas que vous avez entrevu Madrid, la ville royale, avec ses sérénades, ses fêtes, ses bals, ses spectacles, ses courses au Prado?

TÉRÉSINA. Oh! ce fut un instant de folie enivrante, monseigneur, laissez-moi l'oublier: silence! silence!

DON JUAN. Vous étiez la plus belle de ses femmes, et toutes les femmes étaient jalouses.

TÉRÉSINA. Songe! songe... que tout cela.

DON JUAN. Réalité, réalité... Aime-moi seulement, Térésina, et je te bâtis, sur le mot *je t'aime*, un palais à rendre une fée jalouse.

TÉRÉSINA. Don Juan, je vous demande grâce!... Laissez-moi, laissez-moi...

DON JUAN. Térésina, je vous aime, je vous aime, comme jamais je n'aimai aucune femme, comme jamais vous ne fûtes aimée d'aucun homme. Térésina, je suis riche et puissant... je peux faire de vous quelque chose de pareil à une reine... Térésina, vous aurez chaque jour de la semaine une parure différente de celle-ci; vous aurez des valets, des pages, des vassaux, des carosses armoriés... Térésina, le bonheur est là, le repousseras-tu?

TÉRÉSINA, *tombant à genoux.* Mon Dieu, ayez pitié de moi; envoyez quelqu'un de vos anges à mon secours, ou sans cela, oh! mon Dieu! je le sens, je ne pourrai pas supporter cette lutte. (*Don Juan la relève et la tient renversée dans ses bras, fixant ses yeux sur les siens, approchant peu à peu sa bouche du front de Térésina, et enfin y posant ses lèvres. Térésina presque évanouie.*) Ah!...

PAQUITA, *entrant et sortant aussitôt.* Senora, senora, monseigneur don Josès arrive... je vais l'arrêter un instant.

TÉRÉSINA, *s'arrachant des bras de don Juan.* Don Josès! oh! je suis sauvée! merci, mon Dieu, merci!

SCENE VI.

DON JUAN, *seul, puis* LE BON et LE MAUVAIS ANGE.

DON JUAN. Allons, don Juan, voici l'heure; il s'agit de céder la place ou de la garder, car, Dieu me pardonne! elle était à peu près prise... Tu as cinq minutes pour te décider.

(Il s'assied à gauche du spectateur et réfléchit.)

LE BON ANGE, *écartant le rideau de la madone, à gauche du spectateur.*)

J'ai tant prié pour toi, le front dans la poussière,
J'ai tant mouillé de pleurs mon ardente prière,
Que le Seigneur m'a dit en se voilant les yeux:
Descends, que ta parole en son cœur retentisse,
Et jusqu'à ton retour j'enchaîne ma justice,
Car je suis le Seigneur miséricordieux.
Et me voilà, mêlant ma lumière à ton ombre,
Descendue une fois encor dans ta nuit sombre.
Veux-tu revoir le jour? suis mes pas, prends ma main,
Laisse-moi te guider par des routes nouvelles,
Et je te prêterai mes ailes
Si tes pieds sont las du chemin.
Car je ne sais encor par quel pouvoir étrange
L'homme à son sort mortel peut enchaîner un ange;
Mais je sais que des cieux le séjour enchanté,
S'il est fermé pour toi, pour moi n'a plus de charmes,
Et que mon cœur divin contient assez de larmes,
Pour pleurer un mortel pendant l'éternité.

(*Il disparaît.*)

DON JUAN, *se levant.* Oui, oui, je sais bien que la chose est scabreuse, et que peut-être il vaudrait mieux pour mon salut éternel...

(Il s'assied de l'autre côté du théâtre)

LE MAUVAIS ANGE, *apparaissant derrière lui.*

N'écoute pas, don Juan, cette voix insensée;
Es-tu d'âge à tourner ta joyeuse pensée
Vers ce ciel dont toujours les portes s'ouvriront?
Ta vie en est encore à ses heures frivoles.
Tu te rappelleras ces austères paroles,
Quand sur ton front ridé tes cheveux blanchiront.
Marche, marche plutôt dans ta puissante voie,
Enivre-toi d'amour, de bonheur et de joie.

Qu'est-ce que ce bonheur que l'on dit éternel,
Près de ces voluptés dont tu sais le mystère?
Crois-moi, les heureux de la terre,
Don Juan, sont les élus du ciel!

Il est vrai que les saints riraient de leur conquête
S'ils te voyaient, jetant ta couronne de fête,
Quitter la table avant qu'arrive le dessert;
Et, la lèvre de vin et de baisers rougie,
Te lever au milieu de ta royale orgie,
Pour aller adorer le Seigneur au désert.

(*Il disparaît.*)

PAQUITA, *rentrant*. Encore ici, monseigneur!...

DON JUAN. Oui, je t'attendais pour te dire une chose.

PAQUITA. Laquelle?

DON JUAN. Que jamais fiancé n'est venu plus à tems...

PAQUITA. Pour reprendre sa maîtresse?

DON JUAN. Non, pour se voir enlever sa femme.

(Il sort en riant.)

PAQUITA, *le suivant des yeux*. Si cet homme n'est pas le démon, c'est au moins la créature humaine qui lui ressemble le plus.

SCÈNE VII.

TÉRÉSINA, DON JOSÈS, PAQUITA, *au fond.*

TÉRÉSINA, *appuyée au bras de don Josès*. Oh! Josès, Josès, vous voilà donc! Dieu soit béni! car je suis bien heureuse de votre retour!

DON JOSÈS. Vous faites un amant bien joyeux d'un fils bien triste, Térésina! Oui, je suis revenu en toute hâte; je ne sais quel pressentiment me poussait vers Villa-Mayor. A peine eus-je scellé la porte du tombeau sur le corps de mon noble père, qu'une voix surhumaine murmura votre nom à mon oreille avec des sons d'une tristesse étrange; je crus que le bon ange de notre famille venait m'avertir que vous couriez quelque danger... j'accourus.

TÉRÉSINA. Merci, vous ne vous êtes pas trompé, don Josès, la voix vous disait vrai, et votre retour m'a sauvée!

DON JOSÈS, *souriant*. Et quel péril si grand poursuivait donc ma belle Térésina? les antiques châtelaines de Villa-Mayor étaient-elles jalouses de voir leur palais habité par une aussi jeune et aussi belle héritière?

TÉRÉSINA. Non, mon ami, elles m'eussent plutôt protégée, je crois, en faveur de mon amour pour vous. Ce ne sont point les morts, ce sont les vivans qui sont à craindre.

DON JOSÈS. Comment cela?

TÉRÉSINA. Hier, un voyageur est venu demander l'hospitalité à la porte de ton château.

DON JOSÈS. On la lui a accordée, je l'espère?

TÉRÉSINA. Oui, mais il a désiré me remercier.

DON JOSÈS. A sa place j'eusse eu le même désir, surtout si j'avais seulement vu l'ombre de la châtelaine... Tu as reçu sa visite?

TÉRÉSINA. Non, je l'ai refusée, alors il m'a envoyé un écrin plein de bijoux, adressé à la fiancée de don Josès.

DON JOSÈS. C'est d'un seigneur magnifique et d'un hôte reconnaissant; et ces bijoux?

TÉRÉSINA. Les voici. J'avais donné l'ordre à Paquita de les lui reporter ce matin. Voyez comme ces diamans sont beaux! Mais je suis femme, don Josès, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? et faible devant une pareille séduction... Avant de les lui renvoyer, j'ai voulu essayer comment une telle parure m'irait... Eh bien! oh! il faut que ces bijoux soient enchantés, car à peine ont-ils été sur mon front, sur mon cou, qu'un nuage a passé sur mes yeux, que toutes mes idées ont été perdues, qu'une voix est venue bruire à mon oreille, me parlant de titres, de richesses, de triomphes. Quand je suis revenue de ce délire, cet homme, cet étranger, ce démon tentateur, était là, à mes genoux, à mes pieds... J'ai résisté, don Josès; mais il y avait un accent infernal, une magie enivrante, un entraînement fascinateur dans tout ce qu'il disait... J'ai résisté, mais si je l'avais vu une seconde fois... (*Se jetant à son cou.*) Mais vous voilà, don Josès!... vous voilà, et je suis forte, car vous ne m'exposerez plus par votre absence, n'est-ce pas?

DON JOSÈS, *les yeux fixes*. Il n'y a qu'un homme dans toutes les Espagnes à qui Satan ait accordé ce pouvoir, Térésina... Comment appelez-vous cet étranger?

TÉRÉSINA. Don Juan.

DON JOSÈS. C'est lui!... Voilà donc pourquoi il a quitté le lit mortuaire de mon père! voilà pourquoi il m'a laissé descendre seul le noble et bon vieillard dans la tombe! voilà pourquoi il n'a pas même demandé quel était l'assassin de cette courtisane dont il allait chercher l'amour, et dont il n'a trouvé que le cadavre... O don Juan! don Juan!

TÉRÉSINA. Tu le connais donc?

DON JOSÈS. Oui, je le connais! pour

mon malheur dans ce monde, et peut-être dans l'autre... Tu avais raison de craindre, Térésina! pauvre fleur! tu avais deviné l'orage...

TÉRÉSINA. Eh bien! je suis ta fiancée, n'est-ce pas? Je devrais à cette heure être ta femme, si la lettre qui te rappelait au lit de mort de ton père n'était venue nous séparer presque au pied de l'autel; sans cette lettre, je t'appartiendrais maintenant... Eh bien! don Josès, appelle le chapelain, qu'à l'instant même il nous unisse... Une fois ta femme, oh! je serai forte, sois tranquille.

DON JOSÈS. Térésina, vous êtes un ange... Paquita, vous avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse, allez avertir le prêtre que nous nous rendons à la chapelle... Dans une demi-heure, nous y serons!...

PAQUITA. J'y vais, monseigneur.

(Elle sort.)

DON JOSÈS, *continuant*. Et tu auras tout ce que tu rêvais, ma Térésina! tu auras des bijoux, des châteaux, des armoiries; car, moi aussi, je suis riche; moi aussi, j'ai des domaines; moi aussi, je suis noble! Savais-je, moi, que toutes ces vanités humaines pouvaient ajouter à ton bonheur? Cela est... eh bien! ma belle Térésina, allez mettre votre voile blanc, et nous le troquerons contre un manteau de cour; allez parer votre front virginal d'une branche d'oranger, et nous l'échangerons contre une couronne de comtesse. Allez, mon ange! allez...

TÉRÉSINA. Vous êtes bon, monseigneur! je ne reverrai plus cet homme, n'est-ce pas?

DON JOSÈS. Soyez tranquille!

(Elle sort.)

SCENE VIII.

DON JOSÈS, *puis* DON JUAN.

DON JOSÈS. Oh! don Juan! don Juan! mauvais génie de la famille, je t'avais reconnu avant qu'elle ne prononçât ton nom; rien n'a pu t'arrêter dans ta route fatale, rien n'a pu te distraire de ta mauvaise pensée, ni ton père mort, ni ta maîtresse assassinée! Tu as enjambé deux cadavres, et tu es venu pour séduire la fiancée de ton frère!...

DON JUAN, *de la porte*. Salut à don Josès!

DON JOSÈS, *tristement*. Bonjour, frère!

DON JUAN. Tu as oublié de m'inviter à tes fiançailles, don Josès...

DON JOSÈS. Je comptais le faire aux funérailles de mon père, mais je ne t'y ai point vu.

DON JUAN. Je ne me suis pas senti le courage d'y assister; et comme depuis long-tems je comptais visiter les domaines de mes aïeux, je me suis mis en route, et j'ai commencé par mon château de Villa-Mayor.

DON JOSÈS. Est-ce le château seulement que tu es venu visiter?

DON JUAN. J'étais curieux aussi de connaître la châtelaine.

DON JOSÈS. Oui, je sais que tu l'as vue.

DON JUAN. Deux fois.

DON JOSÈS. Et tu l'as trouvée?...

DON JUAN. Charmante la première, adorable la seconde.

DON JOSÈS. Tu en parles comme un enthousiaste...

DON JUAN. J'en parle comme un amant.

DON JOSÈS. Mais tu sais qu'elle est ma fiancée, don Juan?

DON JUAN. Eh bien! j'aime ta fiancée, don Josès.

DON JOSÈS, *lui tendant la main*. Tais-toi, frère, tu es fou.

(Il va pour entrer chez Térésina.)

DON JUAN. N'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'aimais cette jeune fille?

DON JOSÈS, *riant*. Si fait, j'ai entendu...

DON JUAN. Tu as entendu et tu as ri... Tu ne connais donc pas l'amour de don Juan?

DON JOSÈS. C'est le masque de la volupté sur le visage de la mort, je le sais... mais je sais aussi que tu m'aimes, frère, je sais qu'il y a des liens de nature que tu ne voudrais pas rompre.

DON JUAN. C'est cela! et pour cet amour fraternel, à cause de ces liens de nature, il faut que je dise à mon sang de cesser de bouillonner, à mon cœur de cesser de battre; et si mon sang est indocile, si mon cœur est rebelle, s'ils refusent d'obéir à ma volonté humaine, j'irai implorer l'assistance divine, je demanderai aux macérations du cloître d'éteindre mes passions, je revêtirai le cilice pour que les douleurs du corps me fassent oublier les tortures de l'ame... j'userai mes genoux à prier Dieu de m'ôter du cœur cet amour qu'il m'y aura mis?... Don Juan pénitent, don Juan moine, don Juan canonisé, peut-être... ce serait un miracle à mettre toutes les Espagnes en joie! Et pendant que je gagnerai le ciel, je m'en rapporterai à don Josès du soin de perpétuer mon nom, et de soutenir la splendeur de notre famille?

DON JOSÈS. Laisse-moi croire que tu

railles; don Juan, laisse-moi douter encore, frère!..

DON JUAN. J'aime Térésina, te dis-je, et sur ma foi de gentilhomme; elle sera à moi!

DON JOSÈS. Alors, c'est une lutte que tu me proposes?..

DON JUAN. Non, tu ne lutteras pas... Je suis un fou et tu es un sage... tu songeras aux dangers qu'entraînerait une pareille guerre, et le sage fera place à l'insensé.

DON JOSÈS. Mais je l'aime plus que tu ne peux l'aimer... toi...

DON JUAN. Josès, Josès! ne compare pas les tempêtes des fleuves à celles de l'Océan!

DON JOSÈS. Mes droits sont sacrés.

DON JUAN. Parce qu'ils sont antérieurs aux miens, n'est-ce pas? tu veux me prendre ma place dans le cœur de Térésina, comme tu l'avais prise dans la maison de mon père... Prends garde, don Josès!.. tu n'es pas heureux en usurpations?

DON JOSÈS. Que dis-tu?

DON JUAN. Je dis qu'un aventurier peut bien se glisser dans le sein d'une famille, ou dans le cœur d'une femme, escroquer un titre ou voler un amour... mais je dis aussi que lorsque le véritable maître arrive, on chasse l'étranger: Me voilà... arrière, don Josès, arrière!..

DON JOSÈS. Don Juan, don Juan, tu te rappelles trop que je suis ton frère, et pas assez que je suis gentilhomme.

DON JUAN. Tu en as menti, don Josès, tu n'es ni l'un ni l'autre.

DON JOSÈS. Oh! c'en est trop!

SCÈNE IX.

Les Précédens, TÉRÉSINA.

DON JUAN, *se croisant les bras.* Toi, gentilhomme? toi, mon frère? et où est ta lettre d'affranchissement, esclave? où est ton acte de reconnaissance, bâtard? Ah! tu croyais sans doute que le révérend dom Mortès les avait arrachés à la main mourante de mon père? eh bien! tu te trompais. (*Tirant le porchemin de sa poitrine, et le lui jetant à la figure.*) Tiens, lis!...

TÉRÉSINA, *entrant.* Don Josès, don Juan, qu'y a-t-il?

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.* Se pourrait-il? oh! mon Dieu!...

TÉRÉSINA. Mais qu'y a-t-il?...

DON JUAN, *la prenant par le bras et lui montrant don Josès.* Il y a... que cet homme vous avait dit qu'il était noble, n'est-ce pas? qu'il avait des châteaux et des titres, n'est-ce pas? qu'il vous donnerait un manteau de cour et une couronne de duchesse, n'est-ce pas? eh bien! cet homme, c'était un vassal et un serf, et voilà tout. Holà, messieurs! entrez!

(Plusieurs hommes armés entrent.)

TÉRÉSINA. Est-ce vrai, don Josès?

JOSÈS, *écrasé.* Mon Dieu! mon Dieu!..

DON JUAN. Maintenant, pâlis et tremble devant ton seigneur, esclave!.. chapeau bas devant ton maître, vassal! (*Il lui fait sauter son chapeau.*) Dépouille ces vêtemens qui sont ceux d'un gentilhomme (*il lui arrache son manteau*), et revêts la livrée d'un valet; et à l'avenir, n'approche plus de cette femme; sois aveugle quand elle paraît, sourd quand elle parle, muet quand elle questionne, (*jetant le bras autour de Térésina*) car cette femme est à moi!..

DON JOSÈS, *tirant son épée.* Malheur sur celui de nous deux qui est le véritable fratricide!

(Don Juan lui arrache l'épée des mains et la brise.)

TÉRÉSINA. Ah!

(Elle tombe dans les bras de Paquita.)

DON JUAN, *se tournant vers ses hommes d'armes.* Vous voyez que cet homme est fou, mes maîtres, emmenez-le!

(Les hommes d'armes saisissent don Josès et l'emmènent sans qu'il prononce une parole.)

LE SÉNÉCHAL. Monseigneur, quelle punition a-t-il méritée?

DON JUAN. Celle qu'on inflige aux serfs rebelles. Allez.

SCÈNE X.

DON JUAN, TÉRÉSINA, PAQUITA.

PAQUITA, *montrant Térésina évanouie.* Monseigneur!

DON JUAN, *la soutenant.* Des flacons, des sels, allons, cours! (*Paquita sort.*) Esclave!

HUSSEIN. Monseigneur!

DON JUAN. Mes hommes d'armes?

HUSSEIN. Sont prêts.

DON JUAN. Mon cheval?

HUSSEIN. Est sellé.

DON JUAN. Ma bannière?

HUSSEIN. Au vent.

DON JUAN, *emportant Térésina.* Allons, alors!

HUSSEIN. Vous n'attendez pas des secours?

DON JUAN. Le grand air la fera revenir... (*Entrant dans le corridor.*) Ferme cette porte derrière nous!

(Hussein sort le dernier et ferme la porte.)

SCÈNE XI.

PAQUITA, *rentrant, puis* DON JOSÈS.

PAQUITA. Voilà, monseigneur, voilà! Personne! où sont-ils?

DON JOSÈS, *au bas de l'escalier.* Térésina!

PAQUITA. C'est la voix de don Josès.

DON JOSÈS, *se rapprochant.* Térésina!

PAQUITA. Il vient, s'il apprenait... mon Dieu!

DON JOSÈS, *se précipitant dans l'appartement par la porte de la chambre de Térésina, pâle et sans pourpoint.* Térésina!

PAQUITA, *fuyant par la même porte qu'il a laissée ouverte.* Notre-Dame de la Garde, ayez pitié de moi!

DON JOSÈS, *seul, secouant la porte par laquelle est sorti don Juan.* Fermée!.... C'est par cette porte qu'il est sorti. (*Se retournant vers l'autre.*) Mais par celle-ci on peut le rejoindre. (*Secouant la porte.*) Fermée aussi! cette fenêtre, du moins. (*Il l'ouvre.*) Fermée encore!.. des barreaux de fer! (*Il les secoue et les mord, puis vient rouler sur la scène avec des cris inarticulés. Se relevant.*) Abandonné de Dieu!... abandonné des hommes!.. abandonné de tout!. à moi, le démon!. à moi, Satan!.. On dit que notre famille a un mauvais ange; s'il en est ainsi, il doit apparaître quand on l'appelle; à moi, le mauvais ange des Marana!... à moi!..

SCÈNE XII.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

LE MAUVAIS ANGE. Me voilà, maître; mais j'étais en train d'escorter en enfer l'ame de dona Vittoria; c'est de la besogne que m'avait donnée votre frère.

DON JOSÈS. A mon tour, maintenant!

LE MAUVAIS ANGE. Ordonnez.

DON JOSÈS. Démon, il faut que je me venge!

LE MAUVAIS ANGE. De don Juan?

DON JOSÈS. Oui!

LE MAUVAIS ANGE. Qui vous a insulté, n'est-ce pas?

DON JOSÈS. Oui!

LE MAUVAIS ANGE. Qui vous a enlevé votre maîtresse?

DON JOSÈS. Oui!

LE MAUVAIS ANGE. Et qui vous a fait battre de verges?

DON JOSÈS. Tais-toi!..

LE MAUVAIS ANGE. Ah! ah! ah!..

DON JOSÈS. M'as-tu entendu, maudit?

LE MAUVAIS ANGE. A quoi puis-je vous être bon?

DON JOSÈS. Ouvre-moi ces portes; donne-moi une épée, un poignard, une arme quelconque, et mène-moi sur le chemin où il doit passer.

LE MAUVAIS ANGE. Pour qu'il vous fasse arrêter de nouveau par ses hommes d'armes, et conduire au gibet? battu et pendu dans le même jour? allons donc!..

DON JOSÈS. Mais tu ne peux donc m'aider en rien?

LE MAUVAIS ANGE. Si fait; y aura-t-il du sang versé?

DON JOSÈS. Tout ce que le corps d'un homme en contient, jusqu'à la dernière goutte.

LE MAUVAIS ANGE. Y aura-t-il une ame perdue?

DON JOSÈS. Deux, je l'espère.

LE MAUVAIS ANGE. Allons, je vois que je puis me mêler de la chose.

DON JOSÈS. Hâte-toi!

LE MAUVAIS ANGE. Vous avez du courage?

DON JOSÈS. Je t'ai appelé.

LE MAUVAIS ANGE. C'est bien.

DON JOSÈS. Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE. Il faut d'abord que vous soyez reconnu par votre père pour son fils, afin que vous soyez reconnu par votre frère pour gentilhomme.

DON JOSÈS. Mais mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE. Il y a quelque part un acte écrit de sa main, n'est-ce pas? scellé de son sceau, n'est-ce pas?

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.* Le voilà... oui, voilà l'écriture de mon père, le sceau de mon père, mais la signature manque.

LE MAUVAIS ANGE. Eh bien! il faut que votre père le signe.

DON JOSÈS. Mais je te dis que mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE. Vous descendrez dans sa tombe.

DON JOSÈS. Mon Dieu! mon Dieu!...

LE MAUVAIS ANGE. Le corps meurt, mais l'ame survit; or, l'ame, ce sont les passions, et chaque homme a eu une passion dont il a fait son ame: l'ambitieux, le trône; l'avare, son trésor; l'envieux, sa haine. En conjurant une ame au nom de la passion qui l'a animée, l'ame vous entend et remonte de l'enfer, ou redescend du ciel pour animer le corps; or, l'ame du vieux comte, c'était son amour paternel pour toi; conjure donc l'ame de ton père au nom de cet amour, et il sera forcé de te répondre.

DON JOSÈS. Jamais, jamais, je ne ferai un tel sacrilége!....

LE MAUVAIS ANGE. Alors, il faut renoncer à te venger de ton frère.

DON JOSÈS, *d'une voix sombre*. Je descendrai dans la tombe de mon père; après?

LE MAUVAIS ANGE. Eh bien! après, ton père signera, mort, ce qu'il aurait dû signer vivant; et alors, monseigneur, vous serez le fils légitime du comte de Marana, l'ami de votre frère, le maître de ses biens et de ses vassaux. Après, eh bien! vous sèrez ce qu'il est, et vous lui ferez ce qu'il vous a fait, ou autre chose.

DON JOSÈS. C'est infernal!.. mais n'importe : ordonne à ces portes de s'ouvrir, et marche devant, je te suis.

LE MAUVAIS ANGE. Voulez-vous passer par le chemin le plus court?

DON JOSÈS. Oui.

LE MAUVAIS ANGE. Donnez-moi la main.

DON JOSÈS. La voilà.

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant en terre avec lui*. Allons!

(Ils disparaissent.)

Premier Intermède.

LE CIEL.

Le théâtre représente l'espace, des nuages flottent; la Vierge est assise, éclairée par une lumière ardente. A trois ou quatre pieds au-dessous d'elle, le bon ange est à genoux.

LE BON ANGE, LA VIERGE.

LE BON ANGE.

Vierge, à qui le calice à la liqueur amère
Fut si souvent offert,
Mère, que l'on nomma la douloureuse mère,
Tant vous avez souffert!

Vous, dont les yeux divins, sur la terre des hommes,
Ont versé plus de pleurs
Que vos pieds n'ont depuis, dans le ciel où nous sommes
Fait éclore de fleurs,

Vase d'élection, étoile matinale,
Miroir de pureté,
Vous qui priez pour nous, d'une voix virginale,
La suprême bonté;

A mon tour, aujourd'hui, bienheureuse Marie,
Je tombe à vos genoux;
Daignez donc m'écouter, car c'est vous que je prie,
Vous qui priez pour nous.

LA VIERGE.

Parlez, car mes regards parmi ces blondes têtes
Dont Dieu s'environna!
Vous cherchèrent souvent. Je vous connais : vous [êtes
L'ange de Marana.

Pour calmer au plus tôt votre douleur amère,
Dites, que pouvons-nous?
Parlez, mon fils n'a pas de refus pour sa mère,
Ni sa mère pour vous.

O Vierge! vous savez quel céleste mystère
M'enchaînait au bas lieu,
Et pourquoi je restai si long-tems sur la terre,
Loin de vous et de Dieu.

Je veillais sur don Juan; mais l'esprit de l'abîme
Plus que moi fut puissant,
Et don Juan, à sa voix, fit un pas vers le crime
Par un chemin de sang.

Alors, je remontai vers la céleste voûte,
Pleurant sur le maudit,
Et criant au Seigneur : Il changera de route!
Le Seigneur répondit :

« Sois encore une fois son ange tutélaire,
» Et, jusqu'à ton retour,
» Je laisserai dormir le fer de ma colère
» Aux mains de mon amour. »

J'allai donc, lui portant la parole céleste
Comme un divin trésor;

Mais voilà que don Juan, dans la route funeste,
A fait un pas encor.

Et je n'ose apporter ces nouvelles du monde
Au divin tribunal;
Car, malgré moi, j'éprouve une pitié profonde
Pour cet enfant du mal.

Or, le Seigneur ayant dit, en son indulgence
Que, jusqu'à mon retour,
Il laisserait dormir le fer de la vengeance
Aux mains de son amour,

Je voudrais demeurer loin de sa face austère;
Car, pendant mon exil,
Peut-être, dans la voie étroite et salutaire
Don Juan rentrera-t-il?

Mais, comme vous savez qu'aux voûtes éternelles
Malgré moi, tend mon vol,
Soufflez sur mon étoile et détachez mes ailes,
Pour m'enchaîner au sol.

En un être mortel changez mon divin être,
Et je vous bénirai,
Car Dieu ne me verra devant lui reparaître
Qu'à l'heure où je mourrai.

LA VIERGE.

O pauvre ange immortel! qui, comme un don, réclame
La faveur de mourir!
O pauvre cœur divin! qui veut un corps de femme
Afin de mieux souffrir!

Mon fils a, tu le sais, fait le même voyage;
C'était un cœur puissant,
Et pourtant il mouilla mes mains et mon visage
D'une sueur de sang.

Le monde assemblera son tribunal sévère;
On ne meurt qu'une fois;
Mais la mort peut t'attendre au sommet d'un calvaire?

LE BON ANGE.

J'y porterai ma croix.

LA VIERGE.

Mais alors qu'il faudra que la loi s'accomplisse,
Si, brisés par leurs coups,
Tes pieds ne peuvent plus te porter au supplice?

LE BON ANGE.

J'irai sur mes genoux.

LA VIERGE.

Voici venir au ciel une ame que la terre
Rend à l'éternité.

(*On voit passer, sous la forme d'une flamme, une ame qui monte au ciel.*)

Laissez-moi ranimer, sur son lit solitaire,
Le corps qu'elle a quitté.
Nulle ne sait encore, au couvent du Rosaire,
Que sœur Marthe a vécu.

LE BON ANGE.

O Vierge! accordez-moi l'avenir de misère
Qu'elle-même aurait eu.
Contre cet avenir permettez que j'échange
Mon céleste avenir;
C'est mon désir ardent...

LA VIERGE.

Qu'il soit fait, ô bel ange,
Selon votre désir.
Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme;
Sans aucun souvenir du céleste séjour,
Ayant pour tout soutien et tout trésor dans l'âme
L'espérance, la foi, la prière et l'amour.

(Les ailes de l'ange tombent toutes seules, et l'ange redescend lentement vers la terre.)

ACTE III.

Une posada élégante, à Madrid. A gauche du spectateur, une madone peinte sur le mur, et éclairée par une lampe.

SCENE PREMIERE.

DON FADRIQUE, DON HENRIQUEZ, *entrant.*

DON FADRIQUE. Décidément, depuis le Cid, il n'y a eu qu'un homme dans toutes les Espagnes, et cet homme est don Sandoval d'Ojedo.

DON HENRIQUEZ. Je suis de ton avis; seulement, cet homme ne se nomme pas don Sandoval d'Ojedo, il s'appelle don Juan de Marana.

DON FADRIQUE. Je connais don Sandoval, et je ne connais pas don Juan; je m'en tiens donc à ce que j'ai dit.

DON HENRIQUEZ. Je ne connais pas plus don Juan que tu ne le connais toi-même; mais on m'a raconté de lui des entreprises merveilleusement hardies.

DON FADRIQUE. Tout ce que l'on t'a raconté de don Juan, je l'ai vu faire à don Sandoval.

DON PEDRO, *entrant.* Qui parle de don Sandoval?... On vient de me dire une étrange histoire sur son compte.

DON HENRIQUEZ. Laquelle?

DON PEDRO. Savez-vous de qui il est fils?

DON FADRIQUE. Mais, jusqu'à présent, je ne lui ai pas connu d'autre père que le mari de sa mère, don Carlos d'Ojedo.

DON PEDRO. Oui certes; mais vous oubliez de dire de qui il est fils. — Or savez-vous par quel moyen don Carlos obtint ce fils?

DON HENRIQUEZ. Par les moyens ordinaires, je suppose.

DON PEDRO. Voilà l'erreur... Don Carlos était marié depuis dix ans sans avoir pu malgré ses prières, obtenir d'héritier; lorsqu'un soir qu'il rentrait dans son château, après avoir fait une tournée dans ses domaines, désolé plus que jamais de ne savoir à qui léguer une fortune aussi considérable et un nom aussi noble, il passa dans une sombre galerie où se trouvait un vieux tableau représentant saint Michel terrassant le démon, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que les personnages n'étaient plus sur la toile, et que leur place était vide... Au même instant, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule; il se retourna, c'était le démon... Don Carlos, qui était un vieil Espagnol, fut choqué de cette familiarité, et il demanda au maudit ce qu'était devenu saint Michel, et qui lui avait permis de se promener ainsi, au lieu de demeurer honnêtement sur la toile où le peintre l'avait cloué... A cette question, le démon répondit que tous les cent ans Dieu rappelait à lui saint Michel pour lui donner des instructions nouvelles, et que, pendant que son gardien montait au ciel, lui jouissait de quelques heures de liberté, et d'un pouvoir assez grand pour accorder quelquefois aux hommes ce qu'ils ne pouvaient obtenir ni de Dieu ni des saints... *(Sandoval entre.)* Alors... *(parlant plus bas)* on assure que don Carlos lui demanda si ce pouvoir allait jusqu'à lui faire avoir un fils, et que le démon lui répondit que rien n'était si facile... Si bien...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL. Si bien que j'ai deux pères, n'est-ce pas, Pedrillo? l'un qui s'appelle don Carlos d'Ojedo, et qui prie au ciel, et l'autre qui se nomme monseigneur Satan, et qui rôtit en enfer!... Merci de la généalogie!... *(Il hausse les épaules, marche vers une table, et désigne sa place en renversant une chaise.)* Voici ma place, messieurs... Je vais donner une sérénade à dona Inès, comtesse d'Almeida; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaise, il me trouvera sous ses fenêtres.

(Il sort.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, moins DON SANDOVAL.

DON HENRIQUEZ. Eh bien! Pédro, que dis-tu maintenant de cette histoire?

DON PEDRO. Je dis que tout-à-l'heure j'en doutais encore.

DON FADRIQUE. Et que maintenant?

DON PEDRO. Je n'en doute plus.

DON HENRIQUEZ. Eh bien! cette histoire n'est rien près de l'aventure qui vient d'arriver à don Juan.

(Don Juan entre.)

DON FADRIQUE. Qu'est-ce que cette aventure?

DON HENRIQUEZ. D'abord, il faut que vous sachiez que le vin favori de don Juan est le porto.

DON JUAN. Vous vous trompez, senor; il préfère le val-de-penas.

DON HENRIQUEZ. Soit là... Hier donc, don Juan après avoir vidé deux bouteilles de val-de-penas...

DON JUAN. Vous êtes dans l'erreur, mon maître; il en avait vidé quatre.

DON HENRIQUEZ. Peu importe... Se promenait sur la rive gauche du Mançanarès...

DON JUAN. On vous a mal rapporté la chose, mon cavalier; c'était sur la rive droite.

DON HENRIQUEZ. Si vous savez l'histoire mieux que je ne la sais, il faut la raconter.

DON JUAN. Volontiers, mes gentilshommes... Or, don Juan se promenant sur la rive droite du Mançanarès, comme j'ai dit, était fort embarrassé pour allumer son cigare, lorsqu'il aperçut sur la rive gauche un homme qui fumait; il lui ordonna aussitôt de passer le fleuve, et de lui apporter du feu... Mais le fumeur préféra allonger le bras, et l'allongea si bien, que le bras traversa le Mançanarès, et vint présenter son cigare à don Juan. (1)

DON FADRIQUE. Et que fit don Juan?

DON JUAN. Don Juan y alluma le sien, et dit merci.

(Il va s'asseoir à la place réservée par don Sandoval.)

DON PEDRO, *lui frappant sur l'épaule.* Seigneur cavalier!

DON JUAN. Voulez-vous dire que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée?

DON PEDRO. En aucune manière.

DON JUAN. Qu'est-ce alors?

(1) Nous savons parfaitement que le tabac n'a été rapporté en Europe que depuis deux siècles à peu près; mais une tradition espagnole attribue à don Juan *la vaillantise* qu'il raconte ici, et nous n'avons pas voulu lui faire tort d'un seul trait de son caractère.

DON PEDRO. Je vous préviens que cette place est retenue.

DON JUAN. Que m'importe!

DON PEDRO. Mais retenue par don Sandoval!

DON JUAN. Après?

DON PEDRO. Vous êtes étranger, sans doute?

DON JUAN. Autant qu'un vieux Castillan puisse l'être à Madrid.

DON PEDRO. Alors, vous ne connaissez pas don Sandoval?

DON JUAN. Si fait, de réputation.

DON PEDRO. Et vous vous exposez...

DON JUAN. Cela me regarde... (*Don Pedro va rejoindre à la table ses deux amis.*) Gomès, une bouteille de malaga et deux verres!

(Gomès les apporte. Moment de silence d'étonnement de la part des cavaliers et d'insouciance de la part de don Juan.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL, *entrant et allant à don Juan.* Senor!

DON JUAN, *avec hauteur.* Qu'y a-t-il?

DON SANDOVAL. Vous êtes assis à cette place...

DON JUAN. Vous le voyez.

DON SANDOVAL. Et votre intention est d'y rester?

DON JUAN. Sans doute.

DON SANDOVAL. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que cette place est à moi.

DON JUAN. C'est justement pour cela que je l'ai prise.

DON SANDOVAL. Peut-être ne savez-vous pas qui je suis?...

DON JUAN. Si fait... un de ces messieurs a pris la peine de me le dire.

DON SANDOVAL. Et vous vous êtes assis à la place de don Sandoval, sachant qu'elle était à don Sandoval?... Alors, vous êtes don Juan.

DON JUAN, *lui tendant la main.* Touchez là, mon cavalier, vous avez trouvé votre homme.

DON SANDOVAL. Tant mieux! car il y a long-tems que je désire vous rencontrer.

DON JUAN. Et moi aussi.

DON SANDOVAL. Je suis las d'entendre répéter qu'il y a dans les Espagnes une réputation qui balance la mienne.

DON JUAN. Et moi aussi!

DON SANDOVAL. De sorte que je vous hais.

DON JUAN. Et moi aussi.

DON SANDOVAL. Alors, nous allons nous entendre... Asseyons-nous, et causons.

DON JUAN. Volontiers.

DON SANDOVAL, *s'asseyant*. On vous dit brave cavalier?

DON JUAN. Voici mon épée.

DON SANDOVAL. Beau joueur?

DON JUAN. Voici ma bourse.

DON SANDOVAL. Et bon compagnon auprès des femmes?

DON JUAN. Voici ma liste.

DON SANDOVAL. La liste d'abord; puis chaque chose aura son tour.

DON JUAN. Et aucune ne se fera attendre.

DON SANDOVAL. Elle est divisée en deux colonnes?

DON JUAN. Pour plus de clarté.

DON SANDOVAL. D'un côté, les femmes séduites?

DON JUAN. De l'autre, les maris trompés.

DON SANDOVAL. Elle commence par dona Fausta, femme d'un pêcheur.

DON JUAN. Et finit par la signora Luisa, maîtresse d'un pape... vous voyez que l'échelle sociale est parcourue, et que chaque classe m'a fourni son contingent.

DON SANDOVAL. Erreur!...

DON JUAN. Comment cela?

DON SANDOVAL. Le loup est entré dans le bercail, c'est vrai; mais il a laissé échapper la plus belle et la plus tendre de toutes les brebis.

DON JUAN. Laquelle?

DON SANDOVAL. Celle du Seigneur.

DON JUAN. C'est par Dieu vrai! il n'y a pas de religieuses... Messieurs, j'engage devant vous ma foi de gentilhomme, qu'avant huit jours cette lacune sera remplie.

DON SANDOVAL. Maintenant, jouons!

DON JUAN. A vos ordres.

DON SANDOVAL. Gomès, des cartes!

DON JUAN. Gomès, des dés!

DON SANDOVAL. Vous préférez?...

DON JUAN. Cela va plus vite.

DON SANDOVAL. Parfaitement.

DON JUAN. Votre enjeu?

DON SANDOVAL, *jetant sa bourse*. Ce que j'ai sur moi.

DON JUAN, *jetant la sienne*. Va!

DON SANDOVAL. Votre bourse paraît mieux garnie que la mienne.

DON JUAN. Oh! entre gentilshommes, on n'y regarde pas de si près.

DON SANDOVAL, *secouant les dés*. En trois coups?

DON JUAN. En un seul, s'il plaît à votre honneur?

DON SANDOVAL, *amenant*. Cinq!

DON JUAN. Sept!

DON SANDOVAL. Ma revanche.

DON JUAN. Volontiers... Que jouons-nous cette fois?

DON SANDOVAL. J'ai perdu tout ce que j'avais d'argent comptant.

DON JUAN. Votre parole est bonne?...

DON SANDOVAL. Cette agrafe vaut encore mieux.

DON JUAN. Cette chaîne!...

DON SANDOVAL. Très-bien... Neuf!

DON JUAN. Onze!...

DON SANDOVAL. J'ai dans les Algarves un vieux manoir de famille.

DON JUAN. J'en possède trois dans les deux Castilles.

DON SANDOVAL. Château contre château.

DON JUAN. Le vôtre se nomme?

DON SANDOVAL. Almonacil.

DON JUAN. Choisissez, de Villa-Mayor, d'Aranda ou d'Olmedo.

DON SANDOVAL, *jetant les dés sur la table*. Onze! pour Villa-Mayor.

DON JUAN, *les jetant à son tour*. Douze! pour Almonacil.

DON SANDOVAL, *se levant*. Voyons si vous aurez le même bonheur à un autre jeu.

DON JUAN. Etes-vous déjà las de celui-ci?

DON SANDOVAL. Je n'ai plus rien au monde, que ma maîtresse.

DON JUAN. Son nom?

DON SANDOVAL. Dona Inès, comtesse d'Almeida.

DON JUAN. Cette bourse, cette agrafe et Almonacil, contre dona Inès d'Almeida.

DON SANDOVAL. Vous êtes fou, don Juan!

DON JUAN. Prenez garde, seigneur cavalier... car je dirai partout que j'ai proposé à don Sandoval un enjeu, et que don Sandoval n'a pas osé le tenir.

DON SANDOVAL, *s'asseyant*. Vous ne le direz pas.

DON JUAN. Gomès, des cartes!

DON SANDOVAL, *montrant les dés*. Vous avez assez de ces joujoux?

DON JUAN. Ils vous portent malheur.

DON SANDOVAL. Celui qui a dit le premier que vous étiez beau joueur a dit vrai, et je suis fâché de ne pas vous avoir rencontré hier.

DON JUAN. Pourquoi cela?

DON SANDOVAL. Hier, j'aurais ajouté à mon enjeu dix mille piastres que j'ai perdues cette nuit et que j'ai payées ce matin.

DON JUAN Hier, j'aurais ajouté au mien une jolie fille d'Andalousie, que j'avais enlevée il y a trois jours à mon frère.

DON SANDOVAL. Et qu'est-elle devenue?

DON JUAN. Satan le sait! je l'avais enfermée chez moi pour suivre avec plus de liberté une duègne qui avait eu l'imprudence de me remettre une lettre devant

elle; jugez de ma surprise, lorsqu'en rentrant, j'ai trouvé...

DON SANDOVAL. La porte ouverte?

DON JUAN. Non, la fenêtre.

DON SANDOVAL. Et elle donnait?

DON JUAN. Sur le Mançanarès.

GOMÈS, *entrant*. Voici les cartes.

DON SANDOVAL. Au premier as!

DON JUAN. Va pour la bourse, l'agrafe et Almonacil.

DON SANDOVAL. Va pour Inès d'Almeida.

LES SPECTATEURS. Bravo! c'est largement engagé.

DON SANDOVAL. Henriquez, donnez les artes!

(Henriquez donne les cartes.)

DON JUAN, *montrant l'as qui lui est échu*. Votre maîtresse est à moi, don Sandoval.

DON SANDOVAL. Gomès, du papier, de l'encre, des plumes!

GOMÈS. Voilà, votre honneur.

DON SANDOVAL *écrit, plie et cachète*. Faites porter cette lettre à dona Inès, comtesse d'Almeida, place Mayor.

DON JUAN. Que lui dites-vous?

DON SANDOVAL. Qu'un accident m'empêche d'aller chez elle et que je l'attends ici; les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures.

DON JUAN. Et ce second billet?

DON SANDOVAL. Vous le lui remettrez vous-même.

DON JUAN. Il dit?

DON SANDOVAL. Lisez!

DON JUAN, *lisant*. « Madame, je vous ai » jouée et je vous ai perdue, vous appar- » tenez maintenant au seigneur don Juan » de Marana, à qui je cède tous mes droits » sur vous; j'espère que vous ferez honneur » à ma signature. DON SANDOVAL D'OJEDO. »

DON SANDOVAL. Maintenant, seigneur don Juan, écoutez un avis qu'il est de mon honneur de vous donner: dona Inès, comtesse d'Almeida, est une véritable Espagnole, hautaine et jalouse, portant toujours un poignard de Tolède à sa jarretière, et une fiole de poison à sa ceinture; gardez-vous de l'un et de l'autre..

DON JUAN. Merci, mais à mon tour un mot, don Sandoval: votre dernier enjeu valait mieux que tout ce que j'aurais pu mettre contre lui; reprenez donc, je vous prie, cette bourse et cette agrafe; quant au manoir de vos pères, je suis un fils trop pieux pour vous en déshériter.

DON SANDOVAL, *donnant la bourse et l'agrafe à ses amis*. Tenez, Pédro, tenez, Henriquez, prenez ceci en mémoire de moi; mon château d'Almonacil est à vous, don Fadrique; messieurs, vous attesterez que je le lui ai vendu.

FADRIQUE. Vous êtes un magnifique seigneur, don Sandoval.

DON PÉDRO. Un véritable hidalgo.

HENRIQUEZ. Un Espagnol du tems de Rodrigue.

DON SANDOVAL. Remerciez le seigneur don Juan, messieurs, et non pas moi.

FADRIQUE. Mais votre château.

DON SANDOVAL. Je m'y réserve six pieds de terre dans le caveau de mes ancêtres; le reste est à vous.

DON JUAN. Don Sandoval!...

DON SANDOVAL. Don Juan, je commence à croire que vous serez aussi heureux à l'épée que vous l'avez été aux cartes et aux dés.

DON JUAN. C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous restait une dernière partie à faire.

DON SANDOVAL. Je m'en souviens, moi: don Juan, vous me trouverez toute la nuit au Prado, ce n'est qu'à deux pas d'ici, comme vous savez. Allons, messieurs, suivez-moi.

(Ils sortent.)

SCENE V.

DON JUAN, *seul*.

Ah! c'est une véritable Espagnole, jalouse et hautaine, portant poignard à la jarretière et poison à la ceinture. Merci, don Sandoval, vous êtes vraiment un noble cavalier, et nous surveillerons dona Inès.

SCÈNE VI.

DON JUAN, INÈS, *introduite par* GOMÈS.

GOMÈS. C'est ici, senora.

INÈS. Merci. (*Entrant vivement.*) Que vous est-il arrivé? qu'avez-vous, don Sandoval? seriez-vous blessé? (*Reculant à la vue de don Juan.*) Un étranger! un inconnu! qui êtes-vous? que me voulez-vous?

DON JUAN. Je suis un gentilhomme de Castille, fort jaloux de connaître votre beauté avant de l'avoir vue, et fort amoureux d'elle depuis que je la vois...

INÈS. Laissons cela, senor: où est don Sandoval? que fait don Sandoval?

DON JUAN. Mais, s'il ne m'a pas menti, il est à cette heure au Prado, avec ses amis, don Fadrique et don Henriquez: ne fait-il pas, dites-moi, un magnifique tems de promenade?

INÈS. Mais pourquoi lui au Prado et vous ici?

DON JUAN, *lui présentant le billet de don Sandoval.* Tout vous sera expliqué par cette lettre, madame.

INÈS. Mais donnez donc! ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience? (*Elle lit et regarde don Juan.*) Cette lettre n'est pas de don Sandoval.

DON JUAN. Ne reconnaissez-vous point son écriture?

INÈS. Si fait, par Notre-Dame, c'est bien la sienne! mais écoutez, je ne comprends pas bien encore; expliquez-moi tout cela.

DON JUAN. Don Sandoval possédait un trésor dont il ne connaissait pas tout le prix; il l'a joué, il l'a perdu, voilà tout!

INÈS. Mais je ne vous aime pas, moi.

DON JUAN. Si vous haïssez don Sandoval, cela revient au même.

INÈS. Oh! si j'étais sûre qu'il eût commis cette infamie...

DON JUAN. Vous avez d'autres lettres de lui, comparez.

INÈS. Oui, oui. (*Comparant.*) Voilà bien sa signature, la même qu'il osa mettre au bas de la première lettre où il me dit : Dona Inès, vous êtes belle; dona Inès, je vous aime. Don Sandoval d'Ojedo! un nom de noble que je croyais un noble nom; don Sandoval, c'est-à-dire l'homme que je préférais à tout dans ce monde, à ma sœur, à ma mère, à Dieu! et c'est celui-là, le même, le seul pour lequel j'eusse dû demeurer sacrée, qui me joue, qui me perd, qui me livre, et c'est bien vrai tout cela, vrai sur l'honneur d'un Espagnol? vrai sur la foi d'un gentilhomme?

DON JUAN. Sur la foi d'un gentilhomme et sur l'honneur d'un Espagnol, c'est vrai.

INÈS. O mon Dieu! mon Dieu!

DON JUAN. Maintenant le haïssez-vous, madame?

INÈS. Maintenant, je le méprise.

DON JUAN. Et moi?...

INÈS. Vous êtes noble?

DON JUAN. Comme l'infant.

INÈS. Vous êtes brave?

DON JUAN. Comme le Cid.

INÈS. Et vous vous nommez?

DON JUAN. Don Juan.

INÈS. Don Juan, je t'aime!

DON JUAN. Bien, ma Chimène.

INÈS. Écoutez, cependant.

DON JUAN. J'écoute.

INÈS. Il m'a vendu, il en avait le droit, puisque je me suis donnée... c'est bien, mais vous qui m'avez achetée, vous ne saviez pas sans doute que j'avais fait un serment?

DON JUAN. Lequel?

INÈS. De ne point appartenir à un autre tant qu'il serait vivant. Vous voyez donc bien qu'il faut qu'il meure pour que je puisse être à vous.

DON JUAN, *prenant son manteau.* C'est juste, il mourra.

INÈS, *allant à lui avec un dernier doute.* C'est bien vrai, au moins, ce que vous m'avez dit?

DON JUAN. Aussi vrai qu'il est au Prado où je vais le chercher.

INÈS. Allez donc! et amenez-le là, là, devant cette fenêtre, pour que je sois sûre qu'il m'a trahie... et quand il sera là, frappez et que je le voie tomber, afin que je sois sûre qu'il est mort!

DON JUAN. Et vous m'attendrez ici?

INÈS, *sonnant.* Maître (*Gomès entre. Inès dépose son voile*), des glaces, des sorbets... je soupe chez vous avec ce gentilhomme... (*Gomès sort*) ou si mieux aimez, prenez la clef et enfermez-moi!

DON JUAN. Merci, ma lionne, j'ai confiance en votre parole.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

INÈS, *seule.*

O Sandoval! Sandoval!... c'est bien infâme de me traiter ainsi, comme on fait d'une courtisane que l'on donne quand on n'en veut plus... Moi qui habite un palais, me faire venir dans une taverne! (*Gomès entre suivi de deux valets portant une table toute servie.*) Bien, notre hôte, merci! (*Gomès sort.*) Je t'avais fait maître de ma personne, don Sandoval, je t'avais confié mon honneur, et voilà ce que tu as fait de ce trésor!... N'importe, ta dernière volonté me sera sacrée, j'acquitterai ta dette, mais pas un de nous trois ne se lèvera demain pour raconter à Madrid le secret de notre triple mort. (*Elle tire le voile de la madone.*) Fermez les yeux, sainte mère du Christ, vous qui n'êtes qu'indulgence et que charité, car une œuvre de vengeance va s'accomplir. (*Se retournant.*) Fermez les yeux, et priez, et priez pour moi. (*Elle verse le poison dans la bouteille*). Ces cavaliers orgueilleux, ils croient, parce qu'ils portent une épée au côté, qu'il n'y a qu'eux qui puissent se venger, et que le fer seul donne la mort!... et dans cette croyance ils rient de nous, de nous autres, pauvres femmes, sans défense et sans courage... Et maintenant, don Juan, viens me prendre, je t'attends. Des pas... (*Allant à la fenêtre.*) Deux

hommes!... ils viennent de ce côté, ils s'arrêtent sous cette fenêtre. (*Elle l'ouvre.*) Ce sont eux, la nuit est si noire que je ne puis distinguer lequel est don Sandoval et lequel est don Juan... Ils tirent leurs épées!... ils se battent (*On entend le cliquetis du fer.*) Un cri!... l'un des deux tombe!... lequel!... si c'était don Juan!.. malheur! qui me vengerait de don Sandoval?... On vient.... on monte.... don Juan!...

SCENE VIII.

DON JUAN, INES.

DON JUAN. Vous êtes libre, Inès!...

INÈS, *immobile*. Oui, je l'ai vu tomber.

DON JUAN. Alors, madame, vous avez vu choir un noble gentilhomme.

INÈS, *prenant un flambeau*. C'est bon, je reviens.

DON JUAN, *l'arrêtant*. Où allez-vous?

INÈS. M'assurer que c'est lui et non pas un autre.

SCENE IX.

DON JUAN, *seul*.

Va donc, Inès, va... car c'est bien lui! (*Passant la main sur son front.*) Allons, don Juan.... qu'est-ce donc? ce n'était qu'un homme, après tout... oui, mais un de ces hommes de bronze comme la nature en coule un sur mille... Eh bien! tant mieux! cet homme eût été pour ma renommée un rival trop dangereux... Fatalité, qui l'a jeté sur ma route! Allons, allons... c'est un rival de moins et une maîtresse de plus. (*A Inès qui rentre.*) Venez, ma charmante! Eh bien! don Sandoval?

SCENE X.

DON JUAN, INÈS.

INÈS, *pâle et posant son flambeau sur la table*. Sommes-nous ici pour parler de lui?

DON JUAN. Vous avez raison, sur mon ame!... et vous êtes une noble Espagnole, et vous êtes belle, et je vous aime! je vous aime! Vous avez raison, la vie est si étrangement courte, qu'il faut mettre à profit ses heures, ses minutes, ses secondes.... Vous avez raison, nous ne sommes point ici pour nous souvenir du passé, mais pour jouir du présent... (*S'asseyant et tendant son verre à Inès qui verse.*) A nos amours, Inès!

INÈS. A nos amours, don Juan!

DON JUAN, *le verre à la main*. Asseyez-vous. C'est une chose sainte que l'amour quand deux cœurs nés l'un pour l'autre fleurissent ensemble comme deux boutons sur une même tige... mais c'est chose rare que ces amours juveniles et transparens, et nul ne peut dire en voyant sourire une femme que cet amour est exempt de perfidie... (*Regardant son verre.*) C'est une bonne chose que le vin!... mais dans le meilleur, la main d'un ennemi peut traîtreusement verser du poison. (*Avec nonchalance.*) — Don Juan, me disait don Sandoval en expirant, ne buvez jamais le vin versé par une maîtresse qui ne vous aime plus, ou qui ne vous aime pas encore, si cette maîtresse ne goûte pas le vin la première. — C'était un homme d'un grand sens que don Sandoval, qu'en dites-vous, madame? (*Inès sans répondre boit le vin empoisonné, don Juan la suit des yeux, puis quand elle a fini, il appelle.*) Gomès! (*Gomès entre, portant une bouteille, don Juan lui montrant le vin versé par Inès.*) Quel est ce vin?

GOMÈS. Du montilla.

DON JUAN. Et celui que tu apportes dans cette bouteille?

GOMÈS. Du val-de-penas.

DON JUAN, *posant sur la table le verre empoisonné et en prenant un autre*. Verse du val-de-penas, je le préfère. (*Gomès verse.*) Merci! (*Gomès sort.*) Allons! (*Il va pour choquer son verre contre celui d'Inès, qui laisse tomber le sien.*) Eh bien! qu'y a-t-il, mon amour?

(Il boit.)

INÈS, *se soutenant au dossier d'un fauteuil*. Rien! rien!

DON JUAN, *se levant*. Rien, n'est-ce pas? si ce n'est que dona Inès a pris, jusqu'à cette heure, don Juan de Marana pour un écolier de Salamanque ou un étudiant de Murviedro, et qu'elle s'est dit à elle-même: j'aurai bon marché de cet homme; je vais lui faire tuer d'abord mon amant qui m'a trahie, puis ensuite je m'empoisonnerai avec lui... Il y a du reste grandeur et courage dans cette résolution... Mais je suis jeune, riche, noble: j'aime la vie et je ne veux pas mourir, moi... (*Jetant son manteau sur ses épaules.*) Avez-vous des commissions pour ce monde, madame?

INÈS. Oui, dites à ma sœur, qui est une sainte fille du couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, qu'elle ait à prier pour l'ame d'une pécheresse.

DON JUAN. La chose sera faite en conscience! j'étais embarrassé de trouver un prétexte pour entrer dans une de ces saintes maisons, et vous me le donnez... (*Il achève son verre.*) Merci! dona Inès, merci!

(Il sort.)

Deuxième Intermède.

Le théâtre représente l'intérieur du tombeau du comte de Marana.

SCENE PREMIERE.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE, LE COMTE DE MARANA, *couché sur son tombeau.*

LE MAUVAIS ANGE, *à don Josès.* Pardon, maître, si je vous ai quitté un instant, mais j'étais impérieusement rappelé à Madrid pour souffler un mauvais conseil à votre frère.

DON JOSÈS, *se levant.* C'est bien.

LE MAUVAIS ANGE. Puis à la manière dont il les suit, ce serait péché que de l'en laisser manquer; il y a à cette heure deux ames de plus qui voyagent sur la route de l'enfer avec des passeports signés don Juan.

DON JOSÈS. Tant mieux, et que la colère de Dieu s'amasse sur sa tête!

LE MAUVAIS ANGE, *s'arrêtant.* Vraiment, si votre seigneurie n'était si pressée, je lui ferais observer que nous traversons en ce moment une mine d'argent qui n'appartient à personne, et qui attend un pauvre pour en faire un riche.

DON JOSÈS. Tu sais que ce n'est point cela que je cherche; marche!

LE MAUVAIS ANGE, *descendant quelques escaliers et s'arrêtant de nouveau.* Maître, voilà sur mon honneur un filon de l'or le plus pur. Il fallait que le roi Ferdinand fût bien fou pour envoyer chercher au Mexique ce qu'il pouvait trouver en grattant cette noble terre d'Espagne. De l'or, maître, de l'or; va dénoncer cette mine à Charles-Quint, et il te fera ministre; et il te permettra de garder ton chapeau devant lui, et il te pendra au cou un mouton au bout d'une chaine.

DON JOSÈS. Je n'ai pas le tems d'être ambitieux... marche!...

LE MAUVAIS ANGE. Pardon, mais si pressé que vous soyez, permettez que je vous offre ce diamant : regardez son eau, pesez sa lourdeur, et lorsque vous serez de retour sur la terre, brisez-le en trois morceaux, et avec chacun d'eux vous achèterez, si vous voulez, la sultane de Soliman, la maîtresse de François Ier, et la femme de Henri VIII.

DON JOSÈS. Il n'y en avait qu'une en ce monde que je désirasse posséder; elle est morte ou déshonorée, et il faut que je la venge... marche!

LE MAUVAIS ANGE. Nous sommes arrivés, voici les murs du caveau où est enfermé le tombeau de votre père...

DON JOSÈS. Mais la porte?

LE MAUVAIS ANGE. Ah! la porte, vous m'avez demandé le chemin le plus court; elle est de l'autre côté.

DON JOSÈS. Et comment entrerai-je?

LE MAUVAIS ANGE. N'est-ce que cela qui vous inquiète? (*Il souffle, le mur s'écroule.*) Passez, monseigneur, quant à moi je vous attends ici, j'aime autant ne pas me hasarder en terre sainte.

SCENE II.

LE MAUVAIS ANGE, *assis sur la dernière marche de l'escalier,* DON JOSÈS, *entrant dans le tombeau du comte,* LE VIEUX COMTE.

DON JOSÈS, *s'avançant avec respect.* Pardon, mon père, si je descends dans votre tombe avec d'autres mots à la bouche que des mots de prière, avec un autre sentiment dans le cœur que celui de l'amour filial. Mais vous savez ce qui est arrivé, mon père? eh bien! s'il est vrai que vous ayez aimé ma mère d'un amour conjugal; s'il est vrai qu'elle fut toujours pure et que je suis votre fils aîné; s'il est vrai qu'au moment de mourir vous vouliez me reconnaître pour l'héritier de votre nom; si ce parchemin que je vous apporte est l'expression de votre volonté; s'il est écrit de votre main, s'il est scellé de votre sceau, s'il n'y manque que votre signature, si la mort seule a fait tomber la plume de vos doigts, par l'amour de l'amant, par l'honneur du chevalier, par le cœur du père, je vous adjure, entendez-vous? votre fils bien-aimé, sur le sein duquel vous avez rendu le dernier soupir; votre fils au désespoir vous abjure de demander à Dieu, comme unique récompense de votre noble vie, qu'il délie les chaînes glacées qui vous attachent au cercueil, afin que vous vous souleviez sur votre tombe, et mettiez votre signature au bas de cet acte.

(L'effigie du comte se soulève lentement sur le tombeau, prend la plume et le parchemin des mains de don Josès, signe, laisse tomber le parchemin, et se recouche sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.)

DON JOSÈS, *les bras étendus et les yeux fixes.* Père! père! mais non, le voilà redevenu immobile. (*Lui prenant la main.*) Froid! c'était une illusion, et ce parchemin? (*Il ramasse le parchemin et regarde.*) Il a signé! ah! je ne suis donc plus un vassal! je ne suis donc plus un bâtard! je

suis don Josès de Marana. Merci, père, merci. (*L'embrassant au front.*) Tu m'as donné le droit de porter l'épée!... malheur à toi, don Juan, malheur!

(Il s'élance hors du tombeau et monte vivement l'escalier.)

LE MAUVAIS ANGE. Eh bien! vous ne m'attendez pas, monseigneur?

DON JOSÈS. Je n'ai plus besoin de toi.

LE MAUVAIS ANGE. Mais moi, j'ai encore besoin de vous, maître!

(Il s'élance après lui. La toile tombe.)

ACTE IV.

Une église avec des tombeaux.

SCENE PREMIERE.

DON JUAN *entrant*, SOEUR MARTHE, *agenouillée et priant.*

(Les vêpres finissent.)

DON JUAN, *s'adressant à dom Sanchez, qui sort.* Mon révérend, pourriez-vous me dire laquelle de ces jeunes filles est sœur Marthe?

DOM SANCHEZ. Celle qui prie encore quand les autres ne prient déjà plus.

DON JUAN. Merci, mon père.

(Dom Sanchez sort; l'église reste déserte, à l'exception de sœur Marthe qui prie, et de don Juan qui la regarde appuyé contre un benitier.)

SCÈNE II.

DON JUAN, SOEUR MARTHE.

(Après un moment de silence, sœur Marthe se lève et s'avance vers le bénitier.)

DON JUAN, *lui présentant de l'eau bénite.* Dieu soit avec vous, sœur Marthe!

MARTHE, *le regardant.* Merci, mon frère, mais d'où savez-vous mon nom?

DON JUAN. Je l'ai appris d'une personne qui vous était bien chère; et comme sa voix mourante n'aurait pu le répéter une seconde fois, je l'ai retenu à la première.

MARTHE. Vous connaissiez ma sœur Inès?

DON JUAN. J'étais près d'elle lorsqu'elle rendit à Dieu une des plus nobles ames que Dieu ait envoyées sur la terre.

MARTHE. Oui, j'ai vu entrer hier dans cette église des gens qui portaient un cadavre et qui pleuraient; je leur ai demandé la cause de leurs larmes, et ils m'ont dit qu'ils pleuraient parce que dona Inès d'Almeida était morte, et que dona Inès était la mère des pauvres. Alors je suis tombée à genoux, et je leur ai dit: Pleurons ensemble, mes frères, car c'était ma sœur.

DON JUAN. Dona Inès est ensevelie dans cette église? tant mieux! elle verra si je suis un messager fidèle.

MARTHE. Elle avait une vénération si profonde pour Notre-Dame-du-Rosaire qui la protége, que vivante encore, elle y avait fait élever son tombeau! Hélas! la mort a été bien vite jalouse de la vie; et la tombe s'est lassée d'attendre!... Soyez béni, vous qui avez connu ma sœur.

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

DON JUAN. Mais ne voulez-vous pas entendre ses dernières paroles? ce sont des paroles d'amour.

MARTHE, *se rapprochant.* Oh! si, répétez-les-moi sans en oublier une seule et sans y changer un syllabe.

DON JUAN. Don Juan, m'a-t-elle dit, allez trouver ma sœur au couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, dites-lui qu'un cavalier m'avait insultée, et que vous m'avez vengée; mais ajoutez que je n'ai pas voulu survivre à cette insulte, et annoncez-lui qu'elle est maintenant la seule héritière de mon bien et de mon titre.

MARTHE. Je vais donc avoir un sacrifice méritoire à faire à Dieu; car lorsque j'entrai dans ce couvent, j'étais la sœur cadette d'Inès, et notre père y paya ma dot, et voilà tout!

DON JUAN. Et comptez-vous pour rien le sacrifice de vos quinze ans, d'un cœur qui n'avait pas encore battu, et d'une beauté qui rendrait le roi jaloux de Dieu!

MARTHE, *voulant s'éloigner.* Mon frère, il nous est défendu d'écouter des paroles mondaines.

DON JUAN. Non pas lorsqu'elles sortent de la bouche mourante d'une sœur, et j'atteste son ame, qui nous écoute, que je répète ici ses dernières volontés. Elle me dit donc: Don Juan, vous êtes un cavalier loyal, un ami sincère, un homme pieux, incapable d'égarer une jeune ame comme celle de ma sœur; dites-lui donc en mon nom que si elle se sent une vocation réelle pour la vie monastique; (*Marthe regarde don Juan. Pause d'un instant. Don Juan continue*) que si jamais dans ses rêves elle n'a regretté le monde; que si jamais elle n'a soupiré en enfermant un corps si merveilleux sous une robe de bure; que si jamais elle n'a pleuré l'heure solennelle où ses blonds cheveux sont tombés sous le ciseau du prêtre; alors, dites-lui qu'elle

lègue ses biens au couvent, et qu'elle y reste à prier pour mon ame.

MARTHE. Hélas! hélas!

DON JUAN. Mais que si, au contraire, le monde qu'elle a quitté lui est resté présent avec toutes ses promesses, tous ses enchantemens, tous ses délices; que si son cloître lui parait désert, sa cellule étroite, sa vie désenchantée; elle vous confie, à vous, mon ami, qui êtes instruit en matière de religion, ses ennuis, ses doutes, son espoir; alors vous la conseillerez, n'est-ce pas? je le lui ai promis. Eh bien! Marthe, au nom de votre sœur, votre frère vous interroge; voyons.

MARTHE. Oh! mon Dieu! ce sont des sentimens si inconnus que ceux que j'éprouve, des paroles si étranges que celles que j'entends, des visions si bizarres que celles qui m'apparaissent, que je n'ai point encore osé les avouer à notre directeur lui-même.

DON JUAN. Pourquoi craindre? ces sentimens inconnus sont sans doute ceux de votre âge; c'est le besoin d'aimer et d'être aimée; ce sont les battemens d'un cœur de dix-huit ans plein de sang espagnol; c'est la perception encore vague de ces émotions délicieuses que l'amour éveillera plus tard dans votre ame; ce sont des pressentimens d'un bonheur à venir qui vous semblent des souvenirs perdus d'un bonheur passé.

MARTHE. Oh! oui, oui, c'est cela.

DON JUAN. Ces paroles étranges, c'est la voix du monde qui vous appelle; elle vous dit: Marthe, on m'a calomnié à tes yeux; je ne suis point tel que l'on m'a peint à toi, plein de séductions trompeuses et infernales; je ne suis point le chemin de perdition qui conduit au royaume de Satan: je suis un jardin de délices où la beauté est reine et commande. Viens, Marthe, tes yeux se sont illuminés du feu de ton ame; tes longs cheveux ont repoussé sous ta coiffe de religieuse; ta taille d'enfant s'est développée sous la robe sainte; à défaut de miroir, l'eau de la fontaine t'a dit que tu étais belle. Viens, Marthe, viens, un trône t'attend.

MARTHE. Oh! oui, oui, et ces paroles, quand je les entends, c'est un délire.

DON JUAN. Et parmi ces visions bizarres, ne passe-t-il point parfois un jeune cavalier qui s'approche de vous et qui vous dit: Marthe, ma bien-aimée, je t'ai revue depuis que ma jeunesse a des songes d'amour... Je te cherche dans le monde et je ne t'y rencontre pas!.. Pourquoi te caches-tu dans l'ombre du cloître au lieu de briller au soleil de nos cités?.. Fleur de beauté, tu dois éclore dans un jardin, et non sur une tombe... Viens, Marthe, franchis la porte de ton couvent; elle donne sur le monde, c'est-à-dire sur le bonheur!.. sur la vie,.. sur l'amour!..

MARTHE. Oh! mais c'est bien cela! par quelle magie devinez-vous ainsi mes plus secrètes pensées?.. Ce jeune homme surtout, cet habitant inconnu de mes nuits de fièvre et d'insomnie.... Qui vous a dit qu'il venait les visiter?..

DON JUAN. Qui me l'a dit, Marthe? qui me l'a dit?.. oh! si vous ne me devinez pas, je suis bien malheureux.

MARTHE, *le regardant*. Mon Dieu!

DON JUAN. Je vous ai reconnue, moi.... à l'instant où je vous vis, je me suis dit: celle que je cherche, la voilà... la bien-aimée de mon cœur, la voilà... la fiancée de mes rêves, la voilà! c'est elle, car vous avez passé dans mes nuits comme j'ai passé dans les vôtres, et si j'ai éclairé votre sommeil, vous avez brûlé le mien.

MARTHE. Eh bien! écoutez, écoutez à votre tour, et que Dieu me pardonne; si je fais mal, je l'ignore... mais c'est étrange ce que je vais vous dire. Je ne vous avais jamais rencontré avant aujourd'hui, non, j'en suis sûre; eh bien! cependant je vous ai reconnu; il m'a semblé vous avoir vu déjà dans un autre monde, sinon dans celui-ci... Vous avez parlé, le son de votre voix m'a fait tressaillir et m'a inondée d'une mélodie familière à mon oreille! Vous avez dit votre nom, don Juan, ce nom, certes, je ne connaissais aucun homme de ce nom; eh bien! il m'a semblé que c'était un nom familier à mon cœur, il m'a semblé que je l'avais prononcé déjà... où, je ne sais... à quelle occasion, je l'ignore... car il y a un voile entre mon corps et mon ame, car il me semble que j'obéis en ce moment même, malgré moi, à un pouvoir surhumain qui me pousse vers vous, qui fait renaître d'anciennes pensées dans mon esprit, qui arrache du plus profond de mon cœur des paroles qui dormaient oubliées... Don Juan, j'aime votre nom... don Juan, j'aime votre voix... don Juan... (*Se précipitant le front contre terre.*) Pardonnez-moi, mon Dieu! Prenez pitié! ici, dans votre église... dans votre maison sainte, j'allais lui dire: Don Juan, je vous aime.

DON JUAN. Marthe, n'est-ce pas dans une église que ceux qui s'aiment font serment de s'aimer toujours?

MARTHE. Oui, lorsque leur amour n'est pas un crime.

DON JUAN. Et quel amour, si nous le voulons, peut être plus pur et plus selon Dieu que le nôtre?

MARTHE. Oubliez-vous que je suis liée par des vœux éternels?

DON JUAN. Oubliez-vous qu'il y a un homme qui peut vous relever de ces vœux?

MARTHE. Le saint Père!

DON JUAN. Nous irons le trouver, Marthe.

MARTHE. Ensemble?

DON JUAN. Ensemble.

MARTHE. Et comment?

DON JUAN. Vous fuirez.

MARTHE. Avec mon amant?

DON JUAN, *lui passant un anneau au doigt.* Avec votre fiancé.

MARTHE, *respirant.* Ah!

DON JUAN. Nous lui dirons que depuis long-tems nous nous aimons, et c'est vrai! car nous nous aimons depuis le jour où nous avons rêvé l'un à l'autre. Nous nous jetterons à ses pieds, et il nous pardonnera et nous bénira, et nous aurons une vie de délices et d'amour, au lieu de cette vie triste et solitaire que nous avons eue jusqu'aujourd'hui.

MARTHE. Et à compter de ce jour, je suis votre fiancée.

DON JUAN. Marthe, conduisez-moi devant la tombe de votre sœur.

MARTHE. Non, don Juan, non, ne mêlons pas le néant de la mort aux espérances de la vie... Vous m'avez engagé votre foi devant Dieu, Dieu a entendu votre serment, et cela suffit. (*La cloche sonne.*) Voici la cloche qui nous appelle à la prière du soir, si je ne m'y rendais pas on s'apercevrait de mon absence.

DON JUAN. Mais aussitôt la prière finie?..

MARTHE. Je reviendrai... mais vous, vous retrouverai-je?

DON JUAN. Oh! oui!

MARTHE. Tant mieux! car si je ne vous retrouve pas, je mourrai!...

(Marthe sort.)

SCENE III.

DON JUAN, *seul.*

Au revoir... Ah! ah! ah! parlez-moi de ces blanches colombes, dont aucun souffle humain n'a terni le plumage. Voilà qui est confiant et crédule! une femme du monde m'aurait pris huit jours; il est vrai que celles-là sont si souvent trompées! (*Appelant.*) Hussein! Hussein! (*L'esclave paraît.*) Va m'attendre dans la petite ruelle qui longe cette église, derrière les murs du couvent; prends mes meilleurs chevaux et munis-toi d'une échelle de cordes. Lorsque tu entendras frapper trois fois dans les mains, tu jetteras l'échelle par-dessus le mur.

HUSSEIN. Cela sera fait, maître.

DON JUAN. Va! Maintenant, doña Inès... pardon de n'avoir pas suivi ponctuellement vos instructions, mais pourquoi votre sœur est-elle si belle, que je n'ai pu lui parler que d'amour?... D'ailleurs vous avez contracté certain engagement avec moi, que vous êtes morte sans acquitter... et Marthe ne fera que payer une dette de famille... Vous m'avez aidé en bonne chrétienne, je ne l'oublierai pas, et maintenant je vous dois, non seulement des prières, mais encore des remercîmens, et si je savais laquelle parmi toutes ces tombes est la vôtre...

LA STATUE, *agenouillée sur le tombeau d'Inès.* Celle-ci.

DON JUAN, *reculant d'un pas.* Qu'est-ce à dire?... je crois que la statue a parlé! est-ce une erreur ou bien ai-je réellement entendu? Ecoute, femme ou statue, ange ou démon, voix du ciel ou de l'enfer, parle une seconde fois, et je jure Dieu que j'irai lever ton voile de marbre afin de savoir de quelle bouche sont sorties tes paroles.

LA STATUE D'INÈS. Viens.

DON JUAN. Me voilà.

(Il monte sur la première marche, mais au moment où il porte la main à son voile, la statue le saisit par les cheveux, se lève lentement debout, et lui tourne la tête vers le chœur.)

LA STATUE. Regarde!

(Un cercueil recouvert d'un drap noir, et sur lequel sont les armes de Marana, sort de terre au milieu du chœur, avec quatre cierges aux quatre coins, et un à la tête; en même tems une dalle se lève devant l'autel: Le prêtre tué par don Juan paraît, et la lampe du tabernacle s'allume toute seule. Alors à la gauche du tombeau une deuxième dalle se lève: Carolina paraît, et le cierge qui est près d'elle s'allume tout seul. A droite et sans interruption une troisième pierre se lève, Asteria paraît, et un troisième cierge s'allume tout seul. Même jeu de machine pour Teresina et pour don Sandoval, qui paraît le dernier: toutes ces apparitions se font lentement et solennellement, au bruit de l'orgue qui fait entendre le *De Profundis.*)

DOM MORTÈS, *après que le dernier soupir de l'orgue est éteint.* Je suis dom Mortès, révérend prieur des dominicains: sans pitié, sans religion pour mon ministère, don Juan a levé le poignard sur moi et m'a frappé... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

(La lampe du tabernacle s'éteint.)

CAROLINA. Je suis doña Carolina de Valence, comme j'allais au rendez-vous que

don Juan m'avait donné... J'ai rencontré une rivale sur mon chemin : elle m'a poignardée en me disant : — Carolina, c'est don Juan qui te tue! Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge qui est près d'elle s'éteint.)

VITTORIA. Je suis dona Vittoria de Séville ; don Juan me quitta pour une autre femme ; j'attendis sa nouvelle maîtresse et je la frappai. L'inquisition me condamna au bûcher. Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

(Le cierge qui est auprès d'elle s'éteint.)

TÉRÉSINA. Je suis dona Térésina, fiancée de don Josès. Don Juan m'enleva évanouie; lorsque je revins à moi, j'étais déshonorée; je n'ai pu survivre à ma honte, je me suis précipitée dans le Mançanarès. Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

(Le cierge s'éteint.)

DON SANDOVAL. Je suis don Sandoval d'Ojedo. J'ai joué contre don Juan ma fortune, le tombeau de mes pères, le cœur de ma maîtresse; j'ai tout perdu... j'ai joué contre lui ma vie, et je l'ai perdue encore... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!...

(Le cierge s'éteint.)

L'ANGE DU JUGEMENT, *une épée flamboyante à la main, descend du ciel et s'arrête à quinze pieds au-dessus du cercueil.* N'y a-t-il aucune voix qui s'élève en faveur de don Juan

LE COMTE DE MARANA. Je suis le vieux comte de Marana. Seigneur! Seigneur! ayez pitié de mon fils!

L'ANGE DU JUGEMENT. Dieu donne à don Juan une heure pour se repentir!

(L'ange remonte au ciel et les fantômes rentrent en terre. La statue lâche don Juan qui tombe sur le pavé de l'église.)

SCÈNE IV.

DON JUAN, *évanoui*, SOEUR MARTHE *entrant.*

MARTHE. Don Juan, me voilà, je suis prête à vous suivre.. Don Juan, où êtes-vous? (*L'apercevant à terre et le prenant dans ses bras.*) Don Juan, mon fiancé, mon époux!

DON JUAN, *revenant à lui.* Je ne suis plus don Juan ton fiancé, je ne suis plus don Juan ton époux ! je suis frère Juan le trappiste... Sœur Marthe, souvenez-vous qu'il faut mourir!...

(Sœur Marthe jette un cri et tombe aux pieds de don Juan. La toile tombe.)

CINQUIÈME TABLEAU.

(Le cloître d'un couvent de Trappistes; au milieu, une grande croix de pierre entre quatre cyprès. Çà et là des tombes. Aux deux côtés, deux brèches qui permettent à la vue de plonger dans la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM SANCHEZ, DON JUAN, *couché sur une tombe.*

DOM SANCHEZ. Frère Juan.

DON JUAN, *relevant son capuchon.* Me voilà.

DOM SANCHEZ. Que faites-vous ici?

DON JUAN. Vous le voyez, mon père, j'accomplis une des règles de notre ordre saint, je creuse ma propre tombe.

DOM SANCHEZ. Je vous ai cherché dans votre cellule.

DON JUAN. Je n'ai pas pu y rester, j'étouffais entre ses murs étroits comme dans un tombeau! la nuit a été terrible, frère.

DOM SANCHEZ. Je n'ai rien entendu.

DON JUAN. Vous dormiez.

DOM SANCHEZ. Je priais.

DON JUAN. J'ai voulu prier aussi, moi, puis, quand j'ai vu que je ne pouvais pas prier, j'ai voulu dormir; est-ce donc le même Dieu qui fait les nuits si calmes pour les uns et si terribles pour les autres? A peine ai-je eu les yeux fermés, qu'il m'a semblé que les murs de ma cellule s'ouvraient! Oh! le monde! le monde! pourquoi me poursuit-il quand je le fuis? mon père, le froissement du bal, les chants du festin, les rires de l'orgie, tout cela bruissait autour de moi; j'avais beau fermer les yeux, boucher mes oreilles, je voyais, j'entendais. Je sautai à bas de mon lit; je me précipitai dans ce cimetière, le ciel s'ouvrait, des éclairs sillonnaient la nuit comme l'épée flamboyante de l'Archange; oh! du moins, le bouleversement de mon être était en harmonie avec celui des élémens; pâle, échevelé, ruisselant de sueur et d'eau, je me crus un instant le génie de la tempête, et je mêlai l'orage de mon cœur à celui de la nature! Oh! voyez! voyez! tous les deux ont été terribles; et autour de moi, au-dedans de moi, tout n'est que ruine!...

DOM SANCHEZ. Ce sont les nuits d'orage qui font les jours tranquilles; demain, mon fils, le soleil sera brillant, et le jour qui va finir si sombre se lèvera pur! Il en est ainsi de la vie; les orages du cœur ressemblent à ceux de la nature; et les uns et les autres se calment au souffle de Dieu!

DON JUAN, *s'asseyant.* Qu'il souffle donc sur mon front, s'il ne veut pas qu'il se brise à l'angle de quelque tombe.

DON SANCHEZ. Je prierai le Seigneur de ramener le calme dans ton cœur, comme il l'a ramené dans la nature. Je prierai le Seigneur de poser le sceau de sa grâce sur ton front brûlant. En attendant, crois, espère et prie; c'est avec ces trois mots qu'on ouvre les portes du ciel.

(Il sort.)

SCENE II.

DON JUAN.

Oui, oui, mon père, c'est la sagesse divine qui me parle par votre bouche; et tant que j'entends votre voix, je crois, j'espère et je prie; mais dès que je suis seul, l'amour et l'orgueil, ces deux grands adversaires de l'ame, viennent me tenter. Mon Dieu, Seigneur, donnez-moi la force de leur résister.

(Il s'accoude sur un tombeau et reste les yeux levés au ciel.)

SCÈNE III.

DON JUAN, MARTHE.

MARTHE, *vêtue d'une robe blanche déchirée et verdie par l'herbe, les cheveux épars, passe par une brèche, et entre en scène.* Oh! le beau jardin, et comme les marguerites y poussent; j'en aurai bientôt assez pour me faire une couronne, s'ils ne me rattrapent pas. (*Elle se cache derrière un cyprès.*) Don Juan! don Juan!

DON JUAN, *l'apercevant.* Grand Dieu, est-ce Marthe? Oh! mon Dieu, donnez-moi des forces contre l'amour!

(Il reste immobile.)

MARTHE. D'ailleurs, s'ils courent après moi, je me cacherai comme cette nuit dans les buissons avec les oiseaux; il fait froid, la nuit!

DON JUAN, *les bras étendus vers elle.* Marthe! Marthe!

MARTHE. Et pourtant ils chantent en se réveillant! je sais ce qu'ils chantent, moi; je suis leur sœur; ce matin, il y en avait un qui disait:

Lorsque la nuit était sans voiles,
Lorsque le jour était sans pleurs,
Quand je planais sur des étoiles,
Au lieu de marcher sur des fleurs.

(*Apercevant don Juan.*) Tiens, une statue... elle s'est endormie au soleil... il fait bon au soleil. (*Elle s'accroupit aux pieds de don Juan.*) Le soleil vient de Dieu.

(Elle rit comme un enfant.)

DON JUAN. Pauvre enfant, elle est folle!

MARTHE, *appelant.* Don Juan! don Juan! me voilà, mon fiancé; vois comme je suis jolie, comme je suis parée, comme j'ai une belle couronne.

DON JUAN. Prenez pitié de moi, mon Dieu! prenez pitié de moi!

MARTHE. Et puis je suis riche, maintenant; j'ai hérité des châteaux et des bijoux de ma sœur Inès, qui est morte empoisonnée.

DON JUAN. Qui t'a dit cela?

MARTHE, *levant la tête.* Inès, elle revient toutes les nuits, car, quoique son corps ait été déposé en terre sainte, son ame est errante; elle aussi elle chante comme les oiseaux qui s'éveillent, mais tristement, tristement, tristement.

Mes os blanchissent sur la terre,
Je n'ai ni bière, ni linceul.

Tiens, tiens... la vois-tu qui passe?.. Oui, sœur, oui, je sortirai ton corps de cette église, pour que ton ame perdue puisse revenir le visiter... je le couvrirai de terre, puis, sur cette terre, je planterai des fleurs... les fleurs poussent bien sur les tombes... Ils voulaient m'empêcher d'aller te rejoindre... Ah! ah! ah! ils ne savaient pas que j'ai des ailes... ils ont voulu me retenir, mais je me suis envolée, et j'ai ri alors. (*Commençant par rire et finissant par sangloter.*) Ah! ah! ah! oh! oh! que je souffre, mon Dieu!

DON JUAN. Marthe, reviens à toi, mon enfant, ma sœur.

MARTHE. Laissez-moi, je sais de belles prières. (*S'agenouillant.*) Je vais prier.

O Vierge sainte... Étoile... matinale,
Miroir... de pureté,
Vous qui priez pour nous.

Oh! je ne me rappelle plus... si je me rappelais... il me semble que je serais guérie. (*Elle porte la main à son front, cherchant à rappeler ses souvenirs, puis sa physionomie indique qu'elle passe à d'autres idées.*) Allons, voilà que j'ai perdu mes fleurs; (*se relevant*) il faut que j'en cherche d'autres, maintenant j'ai cueilli toutes celles qui sont ici. (*Elle s'éloigne en appelant.*) Don Juan, don Juan!

Sortons promptement de la ville,
Nous trouverons beau chevalier,
Près de la porte de Séville,
Un page tenant l'étrier
D'une mule sans cavalier.
Nous voyagerons côte à côte,
Tant que terre nous portera...

(*La voix se perd dans le lointain.*)

DON JUAN, *marchant derrière elle jusqu'aux cyprès.* O mon Dieu! je suis un être bien fatal aux autres et à moi-même; tout ce que je touche se brise ou se flétrit, et ceux à qui je n'ôte pas la vie perdent la raison...

SCÈNE IV.

DON JUAN, *appuyé contre le cyprès*, DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

(Ils paraissent à la brèche du fond ; la nuit commence à venir.)

LE MAUVAIS ANGE. Par ici, seigneur don Josès, par ici !

DON JOSÈS, *étonné*. Dans un cloître ?

LE MAUVAIS ANGE. Votre seigneurie n'a-t-elle jamais entendu parler d'un certain loup qui s'était fait berger ?... Voilà votre homme.

DON JOSÈS. Sous ce costume ?

LE MAUVAIS ANGE. Votre seigneurie n'a pas oublié le proverbe : l'habit ?...

DON JOSÈS. Mais es-tu sûr ?

LE MAUVAIS ANGE. Regardez.

DON JOSÈS, *s'élançant par-dessus le mur*. Oui, je le reconnais. (*Il s'approche de don Juan et arrive près de lui, il laisse tomber son manteau et plante deux épées en terre.*) Je te trouve enfin, don Juan.

DON JUAN, *se retournant*. C'est toi, frère, sois le bien venu.

DON JOSÈS. Je te saluai des mêmes paroles lorsque tu m'apparus au château de Villa-Mayor ; il paraît que, si j'avais oublié de t'inviter à mes fiançailles... tu avais oublié, toi, de m'inviter à ta prise d'habit... connais-tu ce parchemin ?...

DON JUAN. C'est celui que j'arrachai des mains mourantes de dom Mortès, le Seigneur me pardonne !

DON JOSÈS. Connais-tu cette signature ?

DON JUAN. C'est celle de notre digne père... le Seigneur a fait un miracle, sans doute... et je l'en remercie.

DON JOSÈS. Et sais-tu ce que contient cet écrit ?

DON JOSÈS. C'est la reconnaissance de don Josès, comme fils aîné du comte et comme seigneur de Marana.

DON JOSES. Tu avoues donc que je suis gentilhomme ?

DON JUAN. Oui, frère.

DON JOSÈS. Que tu n'es que le second fils, toi ?

DON JUAN. Oui, frère.

DON JOSÈS. Et que tu me dois hommage et respect, comme à ton aîné ?

DON JUAN. Je suis prêt à vous le rendre, monseigneur.

DON JOSÈS. Ce n'est point cela que je veux !

DON JUAN. Que voulez-vous ?

DON JOSÈS. Voilà deux épées... choisis.

DON JUAN. Et pourquoi faire ?

DON JOSÈS. Je te montre deux épées, et tu me demandes pourquoi faire ces deux épées ?... Je vais te le dire alors... parce que je te hais d'une haine de frère... parce que la terre est trop étroite pour nous porter plus long-tems tous les deux ; parce que tu dois avoir soif de mon sang comme j'ai soif du tien, et qu'il faut que l'un de nous deux boive celui de l'autre. Voilà deux épées te dis-je ! voilà une tombe prête. A la vie !

DON JUAN. Je l'ai creusée pour moi, frère, et si ce n'est que ma vie qu'il te faut, elle est à toi... frappe.

DON JOSÈS, *prenant une des deux épées*. Si j'avais voulu te tuer comme une bête fauve, c'est une arquebuse que j'aurais prise, et non deux épées. En garde ! don Juan, en garde !

DON JUAN. Frère, je te demande pardon à genoux, les yeux en larmes, le front dans la poudre...

DON JOSÈS, *le prenant sous le bras*. Debout ! hypocrite, debout !

DON JUAN. Je t'obéis.

DON JOSÈS. Prends une de ces épées.

DON JUAN. Adieu, frère.

DON JOSÈS. Où vas-tu ?

DON JUAN. Laisse-moi aller.

DON JOSÈS. Te laisser aller, toi !... mais tu oublies donc ?

DON JUAN. Si j'avais oublié, je ne serais point ici.

DON JOSÈS. C'est cela... et parce que lassé de vices, repu de débauches, gorgé de sang, il te plait de venir demander asile à un cloître, tu crois fuir le châtiment ?.. Et qui me vengera de toi, si je ne me venge pas ?

DON JUAN. Mon repentir.

DON JOSÈS. Ton repentir, rendra-t-il l'honneur et la vie à ma fiancée ?... rendra-t-il la vie à mon épouse ?... Que m'importe ton repentir, à moi ! me rendra-t-il mon bonheur brisé entre tes mains ?... Pourquoi ne m'as-tu pas tué comme Térésina, don Juan ? tu le pouvais, il fallait le faire ; mais non, tu n'as voulu que m'avilir... Allons donc, don Juan, du courage ! tu vois bien que je suis venu pour me battre avec toi et qu'il faut que nous nous battions...

DON JUAN. Jamais, frère...

DON JOSÈS. Je saurai bien t'y forcer... prends garde... ce que tu as fait, je le ferai !... tu m'as jeté ce parchemin au visage... (*Il le lui jette.*) Tiens...

DON JUAN. Seigneur, donnez-moi l'humilité.

DON JOSÈS. Tu m'as déchiré mes habits de gentilhomme... (*Il lui déchire sa robe.*) Tiens...

DON JUAN. Seigneur, donnez-moi la patience.

DON JOSÈS. Tu m'as fait battre de verges par tes valets.

DON JUAN. Don Josès, tu feras plus que tout cela : tu me feras perdre mon ame.

DON JOSÈS, *le frappant du plat de son épée*. Tiens !

DON JUAN, *s'élançant sur l'épée*. Ah !

DON JOSÈS. Enfin !

(Combat de quelques secondes ; enfin don Juan touche don Josès.)

DON JUAN. Frappé.

DON JOSÈS, *chancelant*. Oui, frappé !... le frère frappé de la main du frère !... (*Il tombe. Se relevant.*) Le frère maudissant le frère !... le sang du frère sur la tête du frère...

(Il expire.)

DON JUAN *le regarde un instant, puis prenant son manteau et son chapeau.* Don Josès dans la tombe de don Juan ! Allons, décidément... il parait que le diable ne veut pas que je me fasse ermite.

(Il s'éloigne par la même brèche que Marthe a franchie.)

LE MAUVAIS ANGE, *riant*. Démon de l'orgueil, j'avais compté sur toi !.. tu ne m'as pas trompé... merci !

(Il disparaît.)

ACTE V.

Une cellule au couvent du Rosaire ; sœur Marthe couchée sur un lit à rideaux blancs ; sœur Ursule à genoux devant une sainte image peinte à fresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOEUR MARTHE, *endormie*, SOEUR URSULE *à genoux*.

UN ANGE, *entr'ouvrant les rideaux du lit.*

Pauvre créature brisée,
Qui, pour briller un jour en ce monde mortel,
Comme une goutte de rosée,
Une aurore tomba du ciel,
La mère de toute clémence,
Qui ne peut oublier que tu fus notre sœur,
Voyant ton esprit en démence
Perdu dans la nuit de l'erreur,
Pour toi craint un trepas funeste,
Et m'envoie à ton lit, messager consolant,
Afin que mon souffle céleste
Rafraîchisse ton front brûlant.
Et dans cette heure qui délivre,
Son pouvoir, impuissant à te mieux secourir,
A défaut de force pour vivre,
Te rend la raison pour mourir.
Afin que ton ame choisisse,
Libre comme l'esprit doit l'être au dernier jour,
Ou des rigueurs de la justice,
Ou bien des trésors de l'amour.

(*L'ange referme les rideaux, et disparaît derrière eux.*)

MARTHE, *se réveillant*. Merci, bel ange, merci ! Oh ! ton souffle m'a enlevé du front un cercle de feu.. Où es-tu que je t'adore ?. Rien, rien... Allons, c'était une dernière vision de ma folie, un dernier fantôme de ma fièvre.

URSULE. Eh bien ! ma sœur ?

MARTHE. C'est vous, Ursule...

URSULE. Vous me reconnaissez ?

MARTHE. Oui, j'ai eu le délire, n'est-ce pas ?

URSULE. Et vous vous êtes sauvée ; vous avez quitté le couvent, vous avez erré par les plaines et par les montagnes, exposée à la chaleur du jour, au vent de la nuit..... Vous ne nous donnerez plus de semblables inquiétudes, n'est-ce pas ?

MARTHE. Non, car je ne suis plus folle.

URSULE. Quel bonheur pour notre sainte communauté à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle !

MARTHE. Ne vous pressez pas trop, ma sœur, car Dieu m'a rendue à la raison et non à la vie, il m'a repris ma folie, et non mon amour... Courez, je vous prie, chercher notre saint directeur, et dites-lui qu'une mourante réclame son ministère.

URSULE, *sortant*. J'y vais, ma sœur...

SCENE II.

MARTHE, *seule*.

Oh ! jamais il n'arrivera à tems ; oh mon Dieu !.. oh ! je sens que je meurs. Mourir sans revoir don Juan ! mourir sans lui entendre dire une fois encore qu'il m'aime ! mourir en le laissant au milieu du monde où il m'oubliera, où il en aimera une autre ! Oh ! mille ans de mon éternité pour un jour passé près de don Juan !

LE MAUVAIS ANGE, *soulevant le rideau*. C'est un marché qui peut se faire.

MARTHE, *épouvante*. Qui me parle ?

LE MAUVAIS ANGE. Celui que tu as appelé.

MARTHE. Que viens-tu faire ?

LE MAUVAIS ANGE. N'as-tu pas offert mille ans de ton éternité pour un jour passé près de don Juan ?

MARTHE. Oui.

LE MAUVAIS ANGE. Eh bien ! j'accepte.

MARTHE. Mais il n'y a qu'avec Dieu, ou avec Satan, qu'on puisse faire un pareil pacte ?

LE MAUVAISE ANGE. Je viens au nom de

l'un d'eux : que t'importe lequel, pourvu que la chose se fasse ?

MARTHE, *frissonnant*. Tu es le mauvais esprit... oh ! oh !

LE MAUVAIS ANGE. Marthe, tu as encore cinq minutes à vivre.

MARTHE. Tu as raison, je ne vois plus, et j'entends à peine.

LE MAUVAIS ANGE. Marthe, tu ne reverras jamais don Juan.

MARTHE. Je veux le revoir... oui... oui, je le veux à tout prix !

LE MAUVAIS ANGE. Rien de plus facile.

MARTHE. Que faut-il faire ?

LE MAUVAIS ANGE. Signer ce papier.

MARTHE. Que contient-il?

LE MAUVAIS ANGE. Le pacte proposé.

MARTHE. Mille ans pour un jour !

LE MAUVAIS ANGE. Pas une minute de plus, pas une seconde de moins, il serait nul s'il n'était exact ; nous sommes gens d'honneur en enfer !

MARTHE. Et quand le reverrai-je ?

(On entend frapper.)

LE MAUVAIS ANGE. Le voilà qui frappe à la porte du couvent.

MARTHE. Oh ! je serai morte avant qu'il n'entre dans cette chambre !

LE MAUVAIS ANGE. Qu'importe, si tu ressuscites quand il y sera entré ?

MARTHE. Donne-moi la plume.

LE MAUVAIS ANGE. Attends.

(Il lui pique le bras avec la plume de fer, le sang coule.)

MARTHE. Ah !

LE MAUVAIS ANGE. Ce n'est rien, signe.

MARTHE. En aurais-je la force? Ah ! (*Signant*) ah ! je me meurs !

(Elle laisse tomber la plume.)

LE MAUVAIS ANGE. Il est, ma foi, bien heureux que son nom n'ait eu que deux syllabes. Ah ! ah ! ah ! chacun son tour, mon bon ange.

(Il disparait.)

MARTHE. Ah! don Juan ! don Juan ! (*En faisant un dernier effort, elle cache sa figure avec ses cheveux.*) A toi mon dernier soupir ! à toi ma dernière pensée !

(Elle meurt.)

SCENE III.

SOEUR MARTHE, *morte*, SOEUR URSULE, UN TRAPPISTE.

URSULE, *ouvrant la porte*. Dom Sanchez n'était point au couvent, ma sœur, mais voici un saint homme que j'ai rencontré, et qui se charge de le remplacer.

DON JUAN. En m'offrant pour remplir cette sainte tâche, j'ai plus compté sur mon zèle que sur mes mérites, Dieu m'aidera. Ma sœur, laissez-nous.

SCENE IV.

DON JUAN, MARTHE.

DON JUAN. Allons, la chose est en bon train, me voilà dans le bercail... et Hussein m'attend au bas de cette fenêtre... (*S'approchant du lit.*) Diable ! il me semble que la pénitente de don Sanchez n'est point malade de vieillesse..... Ma sœur.... elle ne me répond pas, ma sœur..... évanouie, sans doute... (*Lui touchant la main.*) Glacée, morte... Pauvre enfant, si jeune, morte dans un cloître, sans avoir goûté la vie, sans avoir connu l'amour !... Trésor enfoui, diamant perdu !... pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée joyeuse et florissante au milieu du monde, au lieu de te trouver pâle et froide sur ton lit mortuaire ?.. je t'aurais aimée, car tu devais être jolie : de si beaux cheveux ne peuvent cacher qu'un beau visage... (*Écartant les cheveux.*) Mon Dieu !... oh ! non.. ce n'est pas possible... ce sont ses traits, c'est elle... c'est Marthe !... Marthe, froide... inanimée, morte !... Ah ! don Juan !... quel mauvais esprit as-tu donc irrité, que depuis quelques jours rien ne te réussisse et que tout aille au pire ? à qui t'adresser, maintenant que tes péchés t'ont brouillé avec Dieu, et tes remords avec Satan ?... Oh ! il y a cependant eu pour moi un tems de bonheur où mes désirs s'accomplissaient avant d'être formés, où un palais enchanté se fût élevé sur ma route pour me donner l'hospitalité pendant une nuit !... Ou plutôt n'est-ce pas que depuis que mon père a reconnu don Josès, il y a une malédiction sur moi ?... Autrefois, t'eussé-je perdue vivante, et t'eussé-je retrouvée morte, prête pour la tombe, je crois que je n'aurais eu qu'à dire : Je veux qu'elle vive, et l'ame, à moitié chemin du ciel, serait redescendue sur la terre... Marthe ! Marthe !... ma bien-aimée !... (*Il se penche sur elle, et reculant tout-à-coup.*) Ah ! il m'a semblé sentir un mouvement... Elle se lève... (*La regardant se lever et s'asseoir sur son lit.*) Marthe !... (*Saisissant vivement sa main.*) Toujours froide, toujours morte.. Marthe, parle-moi, je t'en supplie, ou je ne pourrai pas croire que tu vis ! Oh ! un mot, une parole !

MARTHE, *lentement*. Don Juan.

DON JUAN. Ah ! ma fortune ne m'a donc pas abandonné ! je suis toujours moi, je suis toujours l'heureux et le puissant ! O Marthe ! cette fois tu es à moi, et ni l'enfer ni le ciel ne t'arracheront plus de mes mains. (*Courant à la fenêtre et l'ouvrant.*) Hussein, Hussein !

HUSSEIN. Monseigneur !

DON JUAN. Les chevaux sont-ils prêts ?

HUSSEIN. Oui, monseigneur.

DON JUAN. L'échelle de cordes ?

HUSSEIN. La voilà.

DON JUAN *l'assujétit à la fenêtre, se retourne et trouve Marthe debout.* Allors, ma bien-aimée, l'amour, le bonheur, l'avenir, tout est à nous. Es-tu prête ? veux-tu venir ?

MARTHE, *lentement et froidement.* L'heure sonne. Écoutez ! (*Elle compte.*) Minuit !

DON JUAN. Eh bien ?...

MARTHE... Allons...

(Pendant que don Juan la reconduit vers la fenêtre, la toile tombe.)

SEPTIÈME TABLEAU.

Un vieux château en ruines donnant sur un lac, derrière lequel s'élèvent de hautes montagnes. Il fait nuit, et le théâtre n'est éclairé que par la lumière de la lune et des étoiles.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, MARTHE, *entrant au milieu des ruines.*

DON JUAN. Vive Dieu ! voilà une manière de voyager dont je n'avais pas d'idée. Cent cinquante lieues en vingt heures ! il paraît que le diable avait quelque course pressée à faire, et que pour ménager ses jambes, il sera entré dans le ventre de mon cheval. (*Se retournant et regardant autour de lui.*) En tout cas ; s'il a fait preuve de vitesse dans la route, il me semble avoir singulièrement manqué de jugement pour le choix de l'auberge. — Tu dois être écrasée de fatigue et mourir de faim, pauvre enfant !... puis, il faut que nous changions de costume, nous ne passerons pas toujours par des montagnes nues et des landes désertes, et si nous ne voulons pas être reconnus ou arrêtés, il faut changer ces habits religieux contre d'autres, quels qu'ils soient. Ce diable de château n'a l'air d'être habité que par les chouettes et les orfraies !... Holà ! quelqu'un ! Il y a un très-bel écho, mais voilà tout ! Écuyers !... camérières !... Personne... Allons, décidément, je crois que le mieux est de remonter sur le dos d'Ali, et de chercher quelque autre gîte.

MARTHE, *étendant la main.* Attendez !

(Des femmes entrent par la porte à droite, et des valets par la porte à gauche.)

DON JUAN. Ah ! il paraît que vous avez tout pouvoir en ces lieux, ma belle châtelaine ?

MARTHE. C'est un vieux manoir de famille qui appartenait à ma sœur Inès.

DON JUAN. Charmante propriété ! et dont le châtelain actuel me paraît faire les honneurs avec une merveilleuse courtoisie.

MARTHE. Don Juan, vous pouvez suivre ces écuyers avec la même confiance que je vais suivre ces femmes, vous me retrouverez ici.

DON JUAN. Vous me le promettez, Marthe ?...

MARTHE. Je vous le jure.

DON JUAN, *s'éloignant, à gauche, avec les écuyers.* Allons, mes maîtres ! à moi vos plus riches et vos plus élégans habits !

MARTHE, *s'éloignant, à droite, avec les femmes.* Allons, mes sœurs... à moi la plus simple et la dernière parure !

(Tandis que Marthe sort d'un côté et don Juan de l'autre, le mauvais ange sort lentement de terre, au milieu du théâtre.)

SCÈNE II.

LE MAUVAIS ANGE, *seul.*

Va vêtir tes habits de fête,
Et toi ton funèbre linceul ;
Mais, à votre hymen qui s'apprête
Je ne dois pas assister seul !
Il vous faut de joyeux convives,
Il vous faut des lumières vives :
Allumez-vous donc, feux d'enfer !..
Et vous, morts, reprenez la vie
Qui vous fût lâchement ravie,
Par l'eau, le poison ou le fer.

Mais laissez, dans vos tombes vides,
Vos suaires aux plis mouvans,
Et couvrez vos membres livides
De la parure des vivans ;
Faites briller à vos fronts pâles,
Depuis la couronne d'opales,
Jusqu'à la couronne de fleurs ;
Et, noble dame ou bachelette,
Couvrez vos faces de squelette
De masques joyeux et menteurs.

Satan permet que, pour une heure,
Vos fantômes peuplent la nuit,
Et que cette sombre demeure
S'emplisse de joie et de bruit.
Sa voix vous parle par ma bouche :
Levez-vous de la froide couche
Où le ver du cercueil vous mord,
Et le cœur éteint, l'œil atone,
Venez, pâles feuilles d'automne,
Que roule le vent de la mort.

(*A ce dernier vers les fantômes apparaissent lentement par les deux corridors latéraux, dont les grilles s'ouvrent toutes seules, et par la porte du fond ; puis lorsqu'ils se sont joints sur le devant de la scène, don Juan sort de la porte par laquelle il était entré. Il est magnifiquement habillé.*)

SCÈNE III.

DON JUAN, LES FANTOMES.

DON JUAN. Sur mon honneur! je n'ai jamais vu valets de chambre plus silencieux passer à un gentilhomme de plus magnifiques habits! Il paraît que le seigneur de céans est juste de ma taille. — Ah! ah!.. mais il veut que la fête soit entière : bal masqué, buffet splendide, lumières éblouissantes. Vraiment! si notre valeureux Gonzalve n'avait chassé les Maures de notre belle terre d'Espagne, je croirais que le calife Abd-Alrahman me fait les honneurs de son harem. (*A une femme qui se trouve près de lui.*) Voyons, ma gracieuse odalisque, voulez-vous de moi pour votre sultan?

LE MASQUE. Certes; où en trouverais-je un plus galant, plus loyal et surtout plus fidèle?

DON JUAN. Fidèle!.. allons, je vois que tu me connais, beau masque; car mes amours durent aussi long-tems que la vie.

LE MASQUE. De celles qui meurent pour toi, n'est-ce pas?

DON JUAN. Oh! tu te trompes, car alors leur mémoire leur survit et se grave éternellement dans mon cœur.

LE MASQUE. Oui, au point que si par un prodige tu les revoyais au bout de huit jours, tu ne reconnaîtrais plus leur visage!

DON JUAN. Je ne sais si je t'ai jamais aimé, beau masque; mais, si cela est, fais-en l'épreuve, et tu verras.

LE MASQUE. Tu réponds de me reconnaître?

DON JUAN. Quand je ne t'aurais vu qu'une minute.

LE MASQUE. Tu le veux?

DON JUAN. Je t'en prie.

CAROLINA, *se démasquant.* Eh bien! regarde!

DON JUAN. Carolina!

CAROLINA. Allons, ta mémoire est plus fidèle que je ne croyais. C'est bien. (*Elle glisse sur une planche mobile qui l'entraîne dans un des corridors.*) Au revoir, don Juan, au revoir!

DON JUAN. Carolina! (*Il veut la suivre, mais la grille du corridor se referme.*) Ça, suis-je bien éveillé, ou tout ce qui m'arrive depuis trois jours n'est-il qu'un songe?

UN SECOND MASQUE, *le prenant sous le bras.* Non, mon beau gentilhomme, c'est une réalité.

DON JUAN. Illusion ou réalité, je ne me plains que d'une chose, c'est qu'elle m'échappe!

LE MASQUE. Toujours le même, don Juan.

DON JUAN. Toujours homme de sensations avant tout; il m'en faut, quelles qu'elles soient, je ne puis vivre sans elles, et quand le plaisir me manquera, je crois que je chercherai la douleur.

LE MASQUE. Et tu la trouveras, sois tranquille!

DON JUAN. Ce ne sera pas sur tes traces, je l'espère?

LE MASQUE. Peut-être!

DON JUAN. Eh bien! soit! si tu es assez belle pour qu'il y ait compensation.

LE MASQUE. On m'a dit souvent que j'étais la perle de Séville, et Séville est le diamant de l'Andalousie.

DON JUAN. Fais-en l'épreuve, et si tu es telle que tu dis, je te suivrai.

LE MASQUE. Partout?

DON JUAN. Jusqu'en enfer!

LE MASQUE. C'est parole donnée?

DON JUAN. Sur l'honneur!

VITTORIA, *ôtant son masque.* Eh bien! juge!

DON JUAN. Vittoria!

VITTORIA, *s'enfonçant en terre.* A bientôt, don Juan, à bientôt!

DON JUAN, *voulant la suivre. Des flammes sortent de terre.* C'est bien! attends-moi; tu as pris le bon chemin pour me revoir, Vittoria! et je suis plus sûr de ne pas manquer à ma parole que si tu étais montée au ciel!

(Deux masques s'approchent de don Juan par derrière et lui prennent les deux bras.)

LE MASQUE *à gauche de don Juan.* Don Juan, je t'aime!

LE MASQUE *de droite.* Don Juan, je te déteste!

LE MASQUE *de gauche.* Don Juan, tu es le plus beau, le plus séduisant cavalier qu'il y ait sous le ciel!

LE MASQUE *de droite.* Don Juan, tu es l'homme le plus perdu et le plus infâme qui ait habité sur la terre!

DON JUAN. Ne vous disputez pas, mes jalouses car vous avez raison toutes deux.

LE MASQUE *de gauche.* Suis-moi, don Juan, je te conduirai dans mon palais de cristal; tu marcheras sur un sable d'or, et tu n'auras qu'à te baisser pour ramasser les perles et cueillir le corail.

LE MASQUE *de droite.* Moi, don Juan, mes domaines sont des landes arides et des bruyères sauvages, et les seules visites que j'y reçois sont celles des sorcières et des bohémiennes qui viennent à minuit y cueillir la jusquiame et la belladone, cette fleur des philtres et ce fruit des empoisonnemens.

LE MASQUE *de gauche.* J'habite le Mançanarès aux rives embaumées, et lorsque

je lève la tête au-dessus des eaux, les orangers et les lauriers-roses me jettent leurs fleurs pour que je m'en fasse une couronne.

LE MASQUE *de droite*. Moi, j'habite les champs désolés où l'on jette les cadavres des suicidés, et lorsque je parcours mon domaine, marchant triste et pâle sur des ossemens humains, les seules fleurs qui pleuvent sur ma tête sont les flocons de neige qui descendent du ciel.

DON JUAN, *quittant le bras du masque qui a parlé le dernier*. Décidément, mon ondine, toutes mes sympathies sont pour vous, car vous me paraissez plus tendre et surtout moins mélancolique que votre compagne.

LE MASQUE *de droite*. Mais si, toute triste et sauvage que je suis, j'étais plus belle qu'elle ?

DON JUAN. Alors, je vous aimerais toutes les deux, afin d'épuiser à la fois toutes les voluptés de la vie... Acceptez-vous le traité, mes déesses?

TÉRÉSINA, *se démasquant* Voici ma réponse.

DON JUAN. Térésina!.. je m'en doutais! (*à Inès*.) Et toi, tu es Inès, n'est-ce pas! (*Inès se démasque*.) Je te retrouve; tant mieux! Eh bien! femme ou fantôme, toi du moins (*saisissant son domino*), cette fois, tu ne m'échapperas pas.

TÉRÉSINA. A ce soir, don Juan, à ce soir.

INÈS. Dans une heure, don Juan, dans une heure!

DON JUAN. Suis-je donc dans l'île des illusions? est-il possible qu'un homme vivant voie de pareilles choses autrement qu'en rêves?.. Suis-je bien éveillé? voyons, et ce qui m'entoure a-t-il un corps ou n'est-ce qu'une ombre? Ceci est-il un mur? (*Il touche le mur et successivement les objets qu'il nomme*.) Ceci est un dressoir; ceci, une coupe.

UN SERVITEUR, *voyant don Juan une coupe la main*. Que voulez-vous que je vous verse, monseigneur?

DON JUAN. De l'eau. (*Portant la coupe à sa bouche et l'écartant aussitôt*. Qu'est-ce que cette eau?

L'HOMME AU MANTEAU. Les larmes que tu as fait répandre.

DON JUAN, *jetant l'eau et tendant la coupe*. Du vin!

DON JUAN, *porte la coupe à sa bouche*. Qu'est-ce que ce vin?

L'HOMME AU MANTEAU. Le sang que tu as fait couler.

DON JUAN, *laissant tomber la coupe*. Et toi, qui es-tu?

DON SANDOVAL, *écartant son manteau et montrant sa chemise ensanglantée*. Don Sandoval d'Ojedo.

DON JUAN. Je croyais t'avoir mieux tué. — Qu'as-tu fait de ton épée?

DON SANDOVAL. Je l'ai laissé tomber au moment où la tienne m'a traversé la poitrine.

DON JUAN. Eh bien! va la chercher, et reviens.

DON SANDOVAL. Es-tu donc las d'attendre la justice divine?

DON JUAN. Oui, car j'en entends éternellement parler, et je ne la vois jamais venir.. Ecoute, Dieu m'a donné un heure pour me repentir... je lui donne un quart d'heure pour me foudroyer.

DON SANDOVAL. C'est juste! (*Sortant*.) Celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

SCÈNE IV.

DON JUAN *seul, puis* MARTHE.

DON JUAN. C'est bien, mon maître, je ne sais si c'est à moi que s'applique le divin proverbe... Mais ce dont je puis répondre, c'est que le fer qui me passera au travers du cœur ne le sentira pas trembler... (*Marthe entre avec une longue robe blanche et une couronne de roses blanches sur la tête*.) Ah! vous voilà Marthe, ange sauveur de la vie... venez à moi... Pourquoi m'avez-vous abandonné au milieu des magies, des spectres et des prestiges qui m'environnent? et pourquoi vous-même venez-vous me retrouver avec cette robe et cette couronne?

MARTHE. C'est la couronne de l'innocence, don Juan, n'en soyez pas jaloux; c'est la robe du cercueil, ne me l'enviez pas.

DON JUAN. Vous deviez vous préparer pour le lit nuptiale et non pour la tombe; il ne s'agit pas de funérailles, mais de noces. Des larmes, soit; mais des larmes de bonheur, d'ivresse et de félicité!

MARTHE. Eh bien! don Juan, je puis encore verser de pareilles larmes, et cela dépend de vous.

DON JUAN. Que voulez-vous? que demandez-vous? mon cœur, mon amour, ma vie?

MARTHE. Votre repentir...

DON JUAN. Mon repentir! je l'ai offert à Dieu, et il l'a repoussé. Moi, me repentir!... et de quoi? d'avoir été heureux et de l'être encore? Oh! non, pour me repentir il faudrait que je n'eusse pas devant les yeux Marthe, ma toute chérie!... il faudrait qu'en étendant les bras, je te sentisse m'échapper, comme les fantômes de ma fièvre ou de ma folie, que j'ai déjà oubliés, ou plutôt que je n'ai jamais vus.

MARTHE. Tu as oublié ces fantômes! oh! malheur à toi! car ces fantômes sont ceux de tes victimes! Don Juan, si perdu

que tu sois, je n'aurais pas cru que tu pouvais oublier Carolina, dom Mortès, Vittoria, Sandoval, Térésina, Inès ma sœur, et don Josès ton frère.

DON JUAN. Marthe! qui t'a dit ces secrets de sang?

MARTHE. Les morts savent tout, don Juan

DON JUAN. Les morts!

MARTHE. Oui, regarde-moi : mes yeux sont ouverts, c'est vrai; mais la flamme de la vie y est éteinte, mon cœur est toujours dans ma poitrine, mais il a cessé de battre. Mais mes mains peuvent encore se joindre et te supplier, mais elles sont froides et glacées comme le marbre. Pouvais-tu t'y tromper, don Juan, et prendre pendant tout un jour la mort pour la vie?

DON JUAN Oh! mais cela ne se peut pas! et tu voudrais me faire croire à un prodige pour m'échapper encore, comme tu l'as déjà fait. Oh! Marthe! Marthe! tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimé.

MARTHE. Je ne t'ai jamais aimé, don Juan! je ne t'ai jamais aimé! oh! mais j'étais un ange du Seigneur! et, par amour, j'ai perdu mon auréole pour toi; je suis devenue une femme, je suis descendue du ciel sur la terre, et par amour, j'ai perdu la raison pour toi. Et ce n'est pas tout : au moment de ma mort, pour te revoir encore, pour te revoir une fois, pour te revoir un jour, j'ai donné mille ans de mon éternité! Sois heureux, don Juan! je suis tombée de si haut, et je suis arrivée si bas, que l'œil humain ne peut pas mesurer ma chute; sois fier, car tu as dit un jour que tu voulais effacer la renommée de don Juan Tenorio; sois fier, don Juan de Marana, car lui n'avait séduit que des femmes, et toi, tu as perdu un ange.

DON JUAN. Un ange! oui, j'aurais dû m'en douter, à ta voix, à ton visage, à ton parfum du ciel. Oui, tu es un ange, et tu es lasse de la terre, n'est-ce pas? et tu regrettes tes splendeurs divines, et tu te crois morte parce que tu vis de notre vie à nous? Eh bien! Marthe, je te rendrai le ciel que tu as perdu, je te ferai un éden d'amour à croire que tu es rentrée dans ton paradis, et alors ce ne sera plus moi qui t'aurai précipitée c'est toi dont les ailes m'enlèveront... Je suis déjà plus qu'un homme, puisqu'un ange m'a aimé. Marthe!... un mot de toi, et je serai l'égal d'un Dieu!

MARTHE. Malheureux! tu parles de félicités célestes, à peine s'il te reste quelques instans pour échapper aux flammes infernales!

DON JUAN. Quelques instans de bonheur divin valent mieux qu'une éternité de félicités humaines.

MARTHE. Mais ne vois-tu pas ces lumières qui s'éteignent?

DON JUAN. Le plus beau moment d'une fête nuptiale est celui où l'on souffle les flambeaux.

MARTHE. Regarde! écoute!

DON JUAN. Quel est ce bruit, quel est ce changement?

MARTHE. Ne vois-tu pas que nous sommes enfermés dans un sépulcre, sans portes, sans issues?

DON JUAN. Tant mieux! personne n'y entrera.

MARTHE. La mort entre partout! (*Elle tombe à genoux.*) Don Juan, au nom du séjour bienheureux où, dans mille ans, nous pouvons nous retrouver ensemble; au nom de ton père, qui est le seul homme qui prie pour toi au ciel; en mon nom, à moi, qui suis la seule femme qui prie pour toi sur la terre, repens-toi, don Juan! repens-toi!

DON JUAN. Marthe! Eve n'était pas si belle que toi, et Adam a perdu le paradis pour elle.

MARTHE. Malheureux! malheureux!

DON JUAN. Marthe, Marthe, ma bien-aimée!

MARTHE, *jetant un cri.* Ah!

DON JUAN. Qu'as-tu?...

MARTHE. Minuit!

DON JUAN. Nous achevons un jour de bonheur, et nous entrons dans un jour heureux.

MARTHE, *s'affaiblissant au fur et à mesure que l'heure sonne.* Ce jour, c'est le dernier; cette heure, c'est la dernière; don Juan, repens-toi! repens-toi!

DON JUAN. Demain.

MARTHE. Je meurs!... Mon Dieu! Seigneur! ayez pitié de lui!

DON SANDOVAL, *paraissant derrière le tombeau, une épée à la main.* Me voilà, don Juan.

DON JUAN, *furieux.* Sandoval!... tu prends mal ton heure.

DON SANDOVAL. Es-tu prêt?

DON JUAN. Toujours...

DON SANDOVAL. En garde, donc!

DON JUAN, *blessé.* Enfer! (*Sandoval disparaît.*) Disparu! et moi, blessé! (*Il chancelle.*) Blessé à mort! Marthe! Marthe! ah! malédiction!

LE MAUVAIS ANGE, *à gauche.* Vengeance!

LE BON ANGE, *à droite.* Miséricorde!

L'ANGE DU JUGEMENT, *descendant du ciel.* Justice!

(Ces trois mots écrits en lettres de feu aux deux côtés et derrière le tombeau, forment un triangle de flammes qui enferment les corps de Marthe et de don Juan. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.